

JEAN PERRIGAUT

**On se bat
dans
le désert**



COLLECTION DE L'ANCRE

L. FOURNIER - PARIS

MCMXXXIII

DU MÊME AUTEUR

PLEUREZ, VAINQUEURS ! (épuisé)

P¹ BÊTES ET GENS DE BROUSSE

B¹ (La Nouvelle Revue critique)

LA COLONIALE (L.Fournier)

BANDITS D'ORIENT (Valois)

L'ENFER DES NOIRS (La Nouvelle Librairie Française)

En préparation :

FRÈRES DE LA CÔTE

MARCHANDS DE SOLEIL

*Copyright 1933 by L. FOURNIER
Droits de reproduction, de traduction
et d'adaptation réservés pour tous pays.*

JEAN PERRIGAULT

ON SE BAT
DANS
LE DÉSERT



COLLECTION DE L'ANCRE

L. FOURNIER

264, Boulevard Saint-Germain - Paris - 7^e

A la mémoire de Patrick de Mac-Mahon
*« en qui revivaient l'héritage d'un grand nom
et les traditions des méharistes de l'époque
héroïque »* et des autres braves qui rougirent
de leur sang les sables du désert.

J. P.

A L'HORIZON, UNE TERRE MAUDITE

Quand, le 27 septembre 1932, le paquebot *Anfa* fut arrivé au sixième jour d'une traversée des plus heureuses et qu'eût été franchi le 22° parallèle, les passagers, étendus sur les chaises longues à babord du pont-promenade, virent leur commandant, le très aimable capitaine au long cours Salvaresi, désigner à deux officiers de marsouins, un capitaine et un lieutenant, une côte basse et laiteuse que l'on pouvait confondre, à l'horizon, avec la plaine d'eau miroitante que l'alizé ridait à peine.

— Le cap Corveiro, au sud du Rio-de-Oro, fit le commandant.

— Et la Mauritanie ? demanda le lieutenant de marsouins.

— Plus bas. Ce soir, si le temps est clair, nous verrons le feu à éclipse du cap Blanc, près de Port-Etienne, le premier cap mauritanien.

— Si les gardiens du phare ne sont pas morts, émit quelqu'un, de sa chaise longue.

— Leur tour est protégée par des barbelés solides et ils ont une mitrailleuse sur la plate-forme, répondit le commandant. Depuis que je passe devant eux, j'ai toujours aperçu leur feu...

— *Inch' Allah!* S'il plaît à Dieu, fit une voix.

Il y eut un assez long silence, que le lieutenant de marsouins interrompit :

— Avant de quitter la France, dit-il, j'ai fait une demande pour être affecté aux méharistes qui constituent les cadres des groupes nomades de la Mauritanie. J'aurais voulu venger mon camarade de Saint-Cyr, Patrick de Mac-Mahon, tué, il y a cinq semaines, près de Nouakchott, avec tous les Européens de son peloton. Savez-vous ce que l'on m'a répondu ?..

— Que la place était déjà prise ?..

— Exactement. Il y avait eu dix volontaires. On a donné le poste à un célibataire. Une manie que l'on cultive de protéger malgré eux les hommes mariés !..

Cette phrase recueillit l'approbation unanime des passagers. Assurément aucun d'eux, fonctionnaires ou colons, n'avait vécu dans cette Mauritanie qu'ils appelaient la terre maudite. Mais ils savaient...

Ils savaient, par exemple, qu'aucun blanc ne s'y

livre au commerce régulier et que, sur 100 Français qui y servent, il en meurt environ 25, chaque année, par le feu ou la maladie.

— Une colonie, faisait encore un passager, une colonie à qui l'on n'a pas même pu donner de chef-lieu, puisque son gouverneur et ses services sont installés à Saint-Louis-du-Sénégal ! Une colonie prise sur le Sahara, faite de sables et de rochers, où l'on ne rencontre que de grands nomades à barbe bleue, des brigands et des assassins ! Une colonie ? Non, un coupe-gorge !.

Et ce brave homme, qui regagnait sa jolie villa coloniale de Dakar, toute fleurie de bougainvilliers, d'ajouter avec pitié :

— Pour souhaiter d'aller en Mauritanie, il faut être fou ou avoir tué père et mère. D'ailleurs, il n'y a pas, sur ce bateau, un seul passager pour là-bas.



Un passager de l'*Anfa*, cependant, envoyé spécial d'un grand journal parisien, était attendu au poste tragique de Nouakchott, et, avant de prendre le paquebot à Marseille, avait soigneusement étudié et préparé un voyage que, tous risques pesés et acceptés, il se proposait d'accomplir dans les régions les moins sûres et les plus passionnantes de cette redoutable Mauritanie.

L'idée de ce voyage lui avait été suggérée en janvier 1932, à Dakar, par un ami, le colonel Tranchant, commandant militaire de la Mauritanie.

— Dans ce pays encore inaccessible à la civilisation telle que nous la concevons, avait dit le colonel, il y a une féodalité guerrière et religieuse dont on n'a guère songé à pénétrer l'intimité ; de grands seigneurs nomades, avec leurs tributaires, leurs affranchis et leurs captifs ; des hommes pour qui la guerre est l'unique souci et qui ne vivent que l'arme au poing ; des légions de bandits fanatiques, pirates des sables, contre lesquels nous avons dû équiper en corsaires les meilleurs de nos jeunes gens, officiers et sous-officiers de la coloniale.

« Si vous avez le cœur solide, rendez-vous à Atar, dans l'Adrar mauritanien, vers le 15 décembre prochain ! »

Mais, le 18 août 1932, vous ne l'avez pas oublié,¹⁵ il y eut, près de Nouakchott, à 600 kilomètres au sud d'Atar et à 200 kilomètres au nord de Saint-Louis du Sénégal, le combat entre un *razzi* venu du Rio-de-Oro et le groupe nomade du Trarza, combat qui nous coûta 37 tués, dont le lieutenant de Mac-Mahon et 5 sous-officiers français.

Cette affaire sanglante était la seconde de l'année, puisque, le 14 mars 1932, étaient déjà tombés, à El-Beyed, non loin d'Atar, le lieutenant Mussat et ses hommes, sous les coups de l'émir

félon de l'Adrar, Sid Ahmed Ould Ahmed Ould Aïda.

Encore que l'on nous fit observer, à Paris et de Dakar, que le mois d'octobre était dans la Mauritanie, l'un des plus torrides, le thermomètre dépassant parfois 45° à l'ombre, je demandai qu'on me laissât avancer de trois mois le moment de mon aventure.

C'est pourquoi je débarquai à Dakar, dès le 29 septembre 1932.



Puisqu'il faut se rendre à Saint-Louis-du-Sénégal pour prendre un premier contact avec les autorités de la Mauritanie, notre escale à Dakar sera brève.

Qu'y ferions-nous ? Vue de la capitale de l'A.O.F., la terre des Maures semble aussi lointaine que la France. Rares, en effet, sont les habitants des régions désertiques où je vais, à descendre dans cette ville où les sabots polis de leurs chameaux glisseraient sur le sol asphalté des rues neuves. Ceux que l'on peut y rencontrer, par hasard, sont des chefs qu'attire l'appât d'un cadeau pour un service rendu, ou de pieux marabouts allant quêter au Sénégal, ou encore de misérables serviteurs, anciens captifs échappés d'une tente ou d'un *ksar*, heureux au service du blanc le plus dur.

Et combien vous décourageraient les Dakarois si l'on écoutait leurs propos !

Voici cette bonne Marie-Louise, amphitryonne chez qui j'ai mon couvert tous les ans :

— Grands dieux ! fait-elle ; vous allez en Mauritanie ! Je ne vous reverrai point...

Et de me rappeler que la seule personne de sa clientèle civile qui s'aventura jusqu'à Atar y mourut tragiquement en février dernier.

Bonne Marie-Louise !

Allons plutôt saluer un homme : le général Freydenberg, héros du Maroc. Commandant aujourd'hui toutes les forces militaires de l'A.O.F., il sait que la situation de la Mauritanie est, en 1932, des plus sérieuses.

Des agitateurs chassés du Maroc, cousins ou amis de Merebbi Rebo, le sultan bleu, essayent de mobiliser contre nous des tribus dissidentes, celles des Regueibat et des Oulad-Delim, par exemple.

Le sang français coulera encore généreusement dans le désert.

Et Freydenberg ne dissimule pas son émotion quand il me souhaite une bonne route.

Rendons visite à un vieil ami, le colonel Dufour, en garnison maintenant à Dakar, après avoir fait partie, comme lieutenant, de la colonne Gouraud qui, il y a 23 ans, monta victorieusement jusqu'à l'oasis mauritanienne d'Atar.

Dufour, qui commanda longtemps à Atar, où

son nom est toujours respecté, me donne, avec sa *baraka*, les plus éclairés des avis. Maintes fois, au cours d'un dangereux périple, j'éprouverai combien sont précieux les jalons qu'il plante pour moi et les recommandations que fait au journaliste ce soldat.

Il n'est pas jusqu'au gouverneur général Brévié qui ne tienne à prodiguer ses encouragements et ses conseils.

— Etes-vous armé ?

— D'un revolver !

— Ce n'est pas assez. Il faudra que le 1^{er} bataillon sénégalais, à Saint-Louis, vous remette un mousqueton Lebel et des cartouches. Vous pouvez en avoir besoin !...

Comme j'affecte de demeurer sceptique, M. Brévié insiste. N'a-t-il pas devant lui un imprudent à qui de précédentes expéditions dans les colonies qu'il gouverne (1) ont donné une excessive confiance en soi ?

— Attention ! me fait M. Brévié, la Mauritanie n'est ni le Sénégal, ni la Guinée, ni la Côte d'Ivoire. Quand vous aurez dépassé Nouakchott, à chaque instant votre vie pourra être en danger. Si, là-bas, les militaires ont le bénéfice de la cam-

(1) Voir *L'Enfer des noirs et Bêtes et gens de brousse* (La Nouvelle revue critique).

pagne double, croyez bien que ce n'est pas un cadeau qu'on leur fait.

Et l'on dirait d'un père qui gourmande un fils téméraire.

— Attention à ne pas vous faire capturer par des dissidents !...

— Vous me rachèteriez !...

Le gouverneur général est découragé par cette réponse. Me racheter en temps de crise, quand son budget est déficitaire !

Je fis vœu de sagesse et de prudence. Mais je vis bien que je n'arriverais pas à convaincre M. Brévié et que, dans le chaleureux au revoir qu'il me donna, il y avait, comme chez Freydenberg, de l'émotion et qu'aggravait de l'inquiétude.

II

DE SAINT-LOUIS-DU-SÉNÉGAL AUX PREMIÈRES DUNES DU DÉSERT

Au cours de l'hivernage, c'est-à-dire de juillet à novembre, comme le Sénégal inonde de ses eaux terreuses la piste qui va directement de Saint-Louis en Mauritanie, c'est un bateau fluvial qu'il faut prendre pour atteindre, par un long détour, un point de sa rive droite, nommé Rosso, d'où l'on peut gagner le désert.

Il n'y a que deux bateaux par mois, l'un le 5, l'autre le 20. Un passager débarqué le 29 à Dakar n'a donc pas de temps à perdre s'il veut monter sur le bateau du 5.

Il roule d'abord toute une journée dans un train

dont de riches noirs (1) surpeuplent les compartiments brûlants. Le voilà qui arrive harassé aux portes de la vieille ville créole à qui Richelieu donna le prénom de son roi. Un grand pont l'amène dans l'île qu'est Saint-Louis, où tout semble vieux de plus de trois siècles : les maisons vermoulues, les auberges branlantes et poussiéreuses.

Il a soif, mais des bourreaux s'emparent de lui, le hissent dans une voiture, lui font traverser l'île, franchir un deuxième pont sur un petit bras du Sénégal semé de barques de pêcheurs, et lui montrent, sous des cocotiers hauts et grêles, tout le long d'une bande de terre sablonneuse appelée N'Dar-Tout — le quartier où se tient le marché de Saint-Louis — une rangée de maisons lépreuses, autour desquelles se promènent, enveloppés de cotonnade bleue, les premiers Maures qu'il aperçoit.

Et voici, au marché, les premiers et nombreux captifs de ces Maures : nègres loqueteux, négresses ridées, de bleu vêtus comme leurs maîtres et que ceux-ci ont envoyés gagner de l'argent à Saint-Louis, où ils font de viles besognes et vendent du charbon de bois en plein air.

(1) La France, il est bon de le remarquer en passant, est la seule puissance qui permette à ses sujets noirs de voyager en première classe, dans les mêmes compartiments que les blancs. — J. P.

A N'Dar-Tout, dans un palais qui n'est qu'une très pauvre bicoque, réside le gouverneur de la Mauritanie, M. Descemet, issu d'une vieille famille créole saint-louisienne. Il fait, pour le moment, l'intérim du gouverneur Chazal qui jouit en France d'un congé de deux ans.

Et mes bourreaux, amis dévoués à qui je m'en étais remis du soin de m'enseigner le difficile protocole des usages maures et de m'aider à me pourvoir des mille petites choses indispensables à la réussite de ce voyage dans le désert, établissent tout de suite l'emploi de mon temps jusqu'au départ.



Il y a d'abord l'effroyable chapitre des cadeaux innombrables, sans lesquels on ne peut rien obtenir des Maures, ni renseignements, ni aide, ni... considération. Et ce sont des cadeaux particuliers, qu'il faut, sans tarder, se mettre à acheter, sur place, dans des boutiques spécialisées.

La *chandoura*, pour commencer. C'est cette étoffe de guinée indigo, d'autant plus recherchée qu'elle déteint davantage sur la peau, les cheveux et la barbe, et qui a valu aux Maures leur surnom d'hommes bleus. Il me faudra en acquérir des hectomètres.

Puis, des couteaux d'une marque de Thiers, totalement inconnue en France. Ils doivent porter

sur la lame le numéro 108, sans quoi personne n'en voudrait pour égorger chèvres et chameaux ou assassiner un infidèle.

Nous achèterons encore quelques douzaines de flacons d'un parfum synthétique et violent, à l'usage d'un peuple qui ne se lave jamais; cinq kilogrammes d'un thé vert d'une certaine qualité, que l'on trouve surtout chez les marchands syriens; une théière maure et une bouilloire pour le faire; un plateau de cuivre pour l'offrir et douze verres pour le boire avec tous les hommes des tentes que je rencontrerai dans les sables.

Et un ballot de têtes de tabac...

Est-ce tout? Cela n'est malheureusement qu'un début, sinon pour les cadeaux, du moins pour les achats imposés à l'homme qui va lutter chaque jour pour sa vie, contre le désert, pendant deux mois.

— Je vais, dis-je à mes amis, acheter un bon filtre pour l'eau l...

Ils se regardent, amusés.

— Si vous voulez, me répondent-ils; mais l'eau que vous puiserez dans la « nature » sera, trois fois sur quatre, trop souillée pour passer à travers votre filtre l...

Et, sur la question de l'eau, les voilà intarissables et précis.

Ce que je dois me procurer, c'est, non un filtre, mais de bonnes *guerbas*, peaux de chèvre gou-

dronnées à l'intérieur, qui peuvent contenir jusqu'à 25 litres d'eau et qui tiennent bien sur les chameaux. Plus trois bidons de deux litres, à « habiller » de vieux chiffons et de toile à sac, pour tenter de rafraîchir l'eau. Car l'eau est tout, dans un voyage comme celui-là.

Quant à ce qu'on appelle la caisse-popote, elle devait être abondante et variée en conserves et je n'avais pas besoin qu'on me le suggérât pour songer à monter avec moi le plus grand nombre possible de bonnes bouteilles à l'intention des camarades chez qui j'allais tomber comme du paradis dans l'enfer.



Lorsque tout cela fut noté, le visage du chef de mes bourreaux, le capitaine d'infanterie coloniale de Bentzmann, de souriant devint tout à coup grave :

— Et vos armes ? Et votre compagnon ?...

Je lui répondis qu'un mousqueton et des cartouches allaient m'être remis par le 1^{er} bataillon sénégalais et que je me proposais d'engager pour compagnon un boy-cuisinier, comme d'habitude.

Il ne fut pas de cet avis. Un boy-cuisinier, affirmait-il, était tout à fait inutile dans un pays où l'art culinaire ne dépasse pas le chauffage des boîtes de conserves. Ce qu'il fallait, c'était plutôt un vieux soldat éprouvé. Il en connaissait un,

Gambi Illam, ex-brigadier chef des gardes de Mauritanie, en retraite depuis quelques jours, et qu'il m'offrait de faire convoquer sur-le-champ.

C'est ainsi que, le lendemain matin, le brave Gambi vint avec moi « toucher » nos armes à la caserne des tirailleurs et endosser la tenue neuve qu'il userait vite sur les bosses de nombreux chameaux. Il m'accompagna chez tous les commerçants du cru, palpa la *chandoura*, éprouva l'étanchéité des *guerbas*, habilla les bidons, vérifia, cloua, ficela et compta les caisses, pour finir par me dire : « Manque personne ! », ce qui signifiait que nous avions tout ce qu'il fallait.



Le 5 octobre, à 20 heures, un coup de sirène monta du Sénégal, qu'éclairait une pleine lune blafarde, et les buveurs de boissons glacées, attardés à la terrasse du café de la Panthère, appelèrent à grands cris les boys.

Une jeune femme en deuil se présenta :

— Je suis, me dit-elle tristement, la sœur du lieutenant Blanc, tué, il y a un an, avec 36 de ses soldats, au combat de Toujounine, près d'Atar. Puisque vous allez là-bas, pourriez-vous me rapporter la photographie de sa tombe ?...

La foule suivait le quai du Sénégal d'où part la

ligne fluviale de Podor, que j'allais emprunter jusqu'à la seule escale mauritanienne de Rosso.

Gambi parut à la tête d'une douzaine de noirs, escortant sur des charretons mes caisses hétéroclites, et nous nous dirigeâmes vers le *Bani*. Ne cherchez pas ce nom dans l'annuaire de la marine marchande. Le *Bani* n'y figure plus. Il est mort de la belle mort des rafiots de rivière : de vieillesse. N'empêche qu'on continue de surnommer *Bani* son successeur qui porte cependant un nom glorieux : *Général-Archinard*, et dont les 500 tonnes se tiennent encore convenablement sur l'eau douce.

Une cabine, éclairée à la chandelle, m'y reçut dans un sifflement de moustiques et un grouillement d'insectes variés. J'y trouvai, m'attendant, un de mes camarades de l'infanterie coloniale, le lieutenant Jarry, que la chance avait désigné, au lieu du passager de l'*Anfa*, pour remplacer Patrick de Mac-Mahon. Venu de Bobo-Dioulasso, en Haute-Volta, il était, avec moi, le seul passager européen qui allât au « front » maure.

Quatre blessés de Nouakchott l'accompagnaient : les gardes indigènes Baba ould Beyed, Mohamed ould Ragel, Moktar ould Ali ould Mohamed et Mohamed ould Sidi Moktar. Leurs blessures loin encore d'être complètement cicatrisées, ils avaient obtenu de retourner avec lui au groupe nomade qu'ils avaient quitté tout pantelants.

Il faisait doux, et calme, et clair, et le bruissement des eaux, fouettées par une hélice lente, était

mélancolique comme une chanson de pêcheur ouolof.

Accoudés à la rambarde, Jarry et moi, nous évoquions l'époque déjà lointaine de la traite, dont cette voie fluviale était la route parfois très amère : traite de la gomme, traite du bétail, traite des esclaves. Les traitants français, trafiquant alors avec les Maures, devaient être accompagnés de canonnières.

Plus tard, de 1854 à 1858, au temps de la première guerre avec les émirs maures du Trarza, Faidherbe et ses colonnes empruntèrent le même chemin d'eau. Il y a trois quarts de siècle de cela et, dans cette Mauritanie dont la conquête demeure toujours inachevée, il nous faut, malgré nous, entretenir des troupes sur le pied de guerre et verser le sang de nos enfants...

... Au petit jour, la rive droite du Sénégal nous montra une plaine basse, étendant jusqu'à une dune lointaine des sables roux, tachetés de broussailles vertes : les premiers sables, mais que le fleuve fertilisait et où poussaient les gommiers du Trarza, la première contrée maure que nous traverserions.

Ces quatre baraquements, autour de quoi grouillent des dromadaires et des hommes bleus, c'est Rosso.

Une pirogue nous enlève du *Bani*, nous dépose sur le sol ardent, et nous partons, Jarry vers son

groupe nomade et moi vers le *mashar* — le campement — de l'émir Ould Deïd, seigneur du Trarza, installé sous la tente en poil de chameau, à quelque 200 kilomètres de là.

— Au revoir, lieutenant Jarry !...

— Au revoir, *Inch' Allah* !...

S'il plaît à Dieu ! Phrase que l'on entend sans cesse et avec une sorte de hantise, dans un pays où le sort de tous les Européens se trouve entre les mains des fanatiques d'Allah...

III

AU « MASHAR » D'OULD DÉID, LE TRÈS NOBLE ÉMIR DU TRARZA

Cet amalgame saharien de régions strictement désertiques, de hautes dunes de sable allant du rose à l'ocre, de plaines pierreuses désolées, de montagnes lunaires et de brousse chétive, qui constitue la Mauritanie, les coloniaux l'appellent la nature.

Le reporter parisien que j'étais se lança donc dans la nature, dès qu'il eut débarqué à Rosso, le 6 octobre 1932, et la seule automobile légère qui circulât en Mauritanie — « la gazelle » était son surnom, à cause des bonds qu'elle faisait sur la piste — l'amena au poste de Boutilimit, un peu avant que le soleil couchant n'incendiât de pourpre le désert.

Assez verte au départ, plantée de gommiers et d'épineux et riche de troupeaux qui trouvaient à boire dans le Sénégal voisin, la nature devenait rapidement saharienne, pour n'être plus, aux alentours de Boutilimit, que le fond desséché d'un océan aux gigantesques vagues de sable, figé et calciné.

Le poste, dont la garnison avait été renforcée depuis les malheureuses affaires de l'année, était sous les ordres d'un arabisant de grande valeur, M. Mathey, qu'assistaient cinq Européens, dont un lieutenant de marsouins, M. Herbin, et trois sous-officiers.

Il commandait toute la province du Trarza, où régnait, en nom plutôt qu'en fait, le très noble émir Ahmed ould Mohamed Fal ould Sidi, appelé plus brièvement Ould Défid. Ould Défid était le chef reconnu d'une quinzaine de tribus guerrières parmi lesquelles celle des Euleb fournissait au groupe nomade du Trarza la plupart de ses gommiers maures. Et l'on savait que les Euleb et leur émir considéraient, depuis des siècles, comme des ennemis personnels les pirates Oulad-Delim que l'on trouvait dans tous les rezzou.

A vrai dire, le très noble émir avait mis le siège depuis quelques jours devant Boutilimit, afin d'obtenir de M. Mathey une nouvelle avance sur sa solde. Car nous nous étions acquis, avec de l'argent, l'amitié de ce chef, redouté par les dissidents du Nord et qui pouvait, en quelques heures,

mettre à notre disposition plusieurs centaines de guerriers pourvus des mêmes armes que moi.

Il ne nous en coûtait que 3.000 francs par mois qui, ajoutés aux impôts personnels que le très noble émir prélevait sur ses tributaires : la *horma*, assurance contre le pillage, et le *ghafer*, droit de passage, pour ne parler que de ceux qui rentraient le plus facilement, lui faisaient de jolis revenus.

Ould Déïd venait de lever son siège et serrait contre son cœur sa chère avance, quand « la gazelle » nous arrêta devant lui. Et il fut aussitôt convenu qu'il me recevrait le surlendemain à son *mashar* — nom berbère signifiant à la fois campement et cour royale — avec tous les égards dus à un Français dont les bagages renferment d'estimables cadeaux.



Le 6 octobre 1932, le thermomètre officiel du poste de Boutilimit marquait 48° à l'ombre ; le 7 octobre, 46°, et les 7, 8 et 9, respectivement 42, 42 et 44°.

Or, comme aucune route n'existait vers l'Est, où se trouvait depuis six semaines le *mashar* vagabond d'Ould Déïd, ni vers le Nord-Ouest où était situé Nouakchott que je devais rejoindre bientôt, il me fallut, par cette chaleur, faire mon apprentissage de méhariste, afin d'être en état de me déplacer.

Un *azouzel*, dromadaire hongre de tout repos, me fut fourni et l'on m'enseigna à me tenir sur la *rahla*, qui est la selle, et à manier en souplesse l'*arzem*, autrement dit la corde à nez.

Le 8 octobre, un expert ayant jugé suffisantes les leçons qu'il m'avait données, on se mit en route pour le *mashar*, distant d'une douzaine de kilomètres.

Armés de mousquetons accrochés à nos *rahlas*, nous partîmes au lever du jour, parmi les épineux des dunes que les sauterelles, d'un vol posé, rosisaient comme des pêcheurs en fleur et, de très loin, nous vîmes, se détachant sur le bleu pâle du ciel, le *razzi* de l'émir, aux chameaux de bataille, qui guettait notre petit groupe. Il vint au-devant de nous, dans une grande pétarade de mousquetons tirés en l'air, nous encadra, et nos montures se mirent au trot de ses dromadaires.

Le *mashar* de l'émir était, ce jour-là, dans le repli d'une dune, une agglomération assez dispersée de tentes noires qu'élevaient au-dessus du sable les deux *rékis*, supports en X qui permettent aux pans en poil tissé de chameau de laisser circuler l'air et d'être démontés en un clin d'œil.



Plus grande que celle de ses gens, la demeure de l'émir était encore ornée de tapis du Soudan,

aux couleurs vives, qui servaient de litière à de nombreuses femmes dévoilées, que je sus être ses plus belles captives, et à de très vieux hommes à la barbe bleue, son vizir, son percepteur et son chambellan. Ceux-ci appartenaient à une caste inférieure qui groupe les vassaux et les serfs des guerriers, la caste des *zenaga*, au-dessous de laquelle il y a encore la caste des *harratine*, esclaves affranchis, et celle des captifs noirs, considérés dans les campements maures comme du bétail. Et, cependant, des *harratine* étaient devenus de bons guerriers et seul les différenciait des autres hommes armés leur visage plus foncé de descendants de noirs.

On se montrait, parmi les guerriers, les hommes de la tribu des Oulad Bou Khorce, au teint plus clair que les autres.

La légende voulait qu'ils descendissent des Français.

Une femme de leur tribu, paraît-il, portant son enfant sur son dos, était allée jadis faire des emplettes sur un bateau français ancré près de Rosso. Pour être plus libre de ses mouvements, elle avait déposé son bébé sur le pont du navire.

Une tornade éclata, obligeant le pilote à donner brusquement le signal du départ. Dans sa hâte, la femme se trompa et ce fut un petit Français qui se trouvait tout à côté de son enfant qu'elle ramena sur la rive maure.

Cet enfant portait des boucles d'oreilles (Khorce,

en maure). Il serait donc l'ancêtre des Oulad Bou Khorce.

...Ould Dêïd, grand, mince et noble, drapé dans une ample pièce de cette *chandoura* qui constitue le vêtement de tous les Maures, décoré de la Légion d'honneur, ses longs cheveux incultes voltigeant sur son visage bleui aux traits fortement accentués et à la barbiche poivre et sel, prit l'*arzem* de mon *azouzel* et le fit lui-même *baraquer*. Il sembla alors que la bête, s'agenouillant, rendait hommage à son seigneur.

Des vous-vous retentirent, poussés par les captives, et l'une d'elles, dominant leur tumulte d'une voix de soprano aiguë et juste, entama une chanson de guerre, œuvre d'Amar ould El Boulbane, habituel griot de l'émir :

« Une tente affaiblie par la guerre trouve en Ould Dêïd un homme qui la soulage de ses malheurs.

« Maître de la destinée des hommes dès sa prime jeunesse, il écrase de sa gloire tous ses rivaux.

« Au nom d'Allah, Ould Dêïd mérite de commander ! »

Cependant, d'autres captifs noirs préparaient le thé rituel et les pains de sucre fondaient dans l'eau bouillante dont, accroupis à l'orientale sous la tente, nous devons boire, l'un après l'autre, les quatre verres à force décroissante.

Des guerriers à la *chandoura* délavée nous entou-

raient et palabraient à mi-voix avec l'émir, tandis que le griot jouait sans force d'un *tidini*, violon à quatre cordes en crin de cheval.

— Vois, me fit dire l'émir, ce qu'est notre existence lorsque nous ne faisons pas la guerre. Nos captifs travaillent pour nous, gardent nos chameaux et nos troupeaux et nous nous reposons sous la tente que nous dressons là où se trouvent des pâturages pour nos bêtes.

« Un guerrier armé est un roi. Il ne se livre pas à l'étude et c'est pour lui un honneur que d'être un ignorant. Il est libre dans ses paroles et ne craint pas de montrer à l'étranger le visage nu de son épouse.

« Et que peut faire un roi, sinon manger, boire le thé, dormir et écouter le griot chanter sa gloire ? »

Sur ces sages paroles, des captifs nous apportèrent un *méchoui* et, pendant que nous attaquions ce mouton cuit dans une fosse de sable pleine de braise, l'émir se retira de sa propre tente où il ne devait nous rejoindre que passées les heures ardentes.



Les battements énergiques d'un tambour de guerre, en peau de bœuf tendue sur une énormealebasse, sur quoi frappaient avec des maillets

deux guerriers suants, nous arrachèrent à une longue sieste.

Déjà, sur plusieurs feux, bouillait l'eau pour de nouvelles rasades de thé.

— Je n'ai, me dit Ould Déïd, que soixante personnes avec moi dans mon *mashar*, mais ce tam-tam de guerre que tu entends rallierait plus de trois cents braves autour de moi en moins d'un jour.

Il avait, quelques instants auparavant, reçu de moi les cadeaux attendus, et ce thé que nous allions boire, c'était mon tour de l'offrir et celui de Gambi d'en surveiller la préparation. Et, certainement, mon compagnon opérait-il sans adresse, car la bouche collée à l'oreille du griot, lui confiant un secret eût-on dit, Ould Déïd regardait ironiquement le brave Gambi.

Mais voilà le griot qui s'éloigne et revient avec un cadeau que fait l'émir au journaliste : une solide *tassoufra*, sac de cuir pour porter les vivres derrière la *rahla* du dromadaire.

Nous étions donc devenus amis et ce pouvait être l'heure des confidences.

— Ould Déïd, fis-je, puis-je t'entretenir sans témoin ?...

— *Em'chou* ! dispersez-vous ! cria l'émir à tous ceux qui nous entouraient, et ils s'envolèrent tels des mouches sous la menace d'une queue de chameau.

— Ould Déïd, je voudrais que tu me racontes les plus beaux de tes exploits !

— Dans ce cas, répondit Ould Déïd, il faut que tu mettes une rallonge à ton papier !...

Il a, dit-il, 50 ans environ. Il était en dissidence dans le nord de la Mauritanie au moment où monta la colonne Gouraud et il tua beaucoup de Français. Mais la France lui pardonna et, maintes fois depuis, il a conduit ses guerriers à la bataille pour notre compte.

Sa voix, soudain, s'attriste :

— Tu ne trouveras pas dans tout le Trarza, fait-il, une seule tente où l'on ne pleure un guerrier, tué sur le territoire français de la Mauritanie et au service de la France par les hommes des tribus qui s'abritent dans le Rio-de-Oro. Et nous n'avons pu venger aucun de nos guerriers...

Ould Déïd se tait un instant et reprend avec gravité :

— Si les Français ne peuvent pas ou ne veulent pas aller châtier chez eux les brigands du Nord, qu'ils se retirent de l'affaire (*sic*) ; nous irons au combat à leur place et nous leur rapporterons les oreilles de nos ennemis !

Alors c'est toute la question du voisinage avec le Rio-de-Oro et celle de la pacification définitive de la Mauritanie que cet homme simple, mais fort et sage, veut m'exposer maintenant d'une voix où perce la colère :

— Vous n'avez pas même vengé vos morts de Nouakchott, parce que vous êtes partisans de la paix coûte que coûte et que vous persistez à vouloir apprivoiser vos assassins au lieu de les dompter une fois pour toutes.

« Ah ! je te le répète, que la France nous laisse faire ! »

Arrêtons-le, car ce n'est ni le lieu ni l'heure d'épiloguer sur une situation et une série d'événements tragiques que nous mettrons peut-être des mois à essayer d'approfondir.



Le tam-tam de guerre et les chants féminins ont redoublé au crépuscule, en notre honneur, et les guerriers les accompagnent d'une danse au fusil, fantasia acharnée et bruyante.

De tous les points de la nature reviennent les captifs noirs avec les chamelles blanches, dont ils serrent les mamelles dans de la toile solide pour empêcher les chamelons de têter et entravent aux jambes de devant. Les moutons et les cabris sont parqués dans les *zéribas*, enclos de branches épineuses.

Le *muezzin* de l'émir, d'un carré tracé dans le sable, lance aux guerriers l'invitation à la prière du soir et, tous, à son appel, de se frapper le front dans la poussière dorée.

Les feux de bivouac éclairent maintenant une dune vivante de longues ombres, qui sont celles des guerriers, des *zenaga*, des *harratine*, des femmes et des captifs, prolongeant la veillée en l'honneur de l'hôte français.

Et notre nuit, passée la bretelle du mousqueton au poignet sous la tente d'un ennemi assagi, le seul émir maure qui, jusqu'ici, n'ait pas trahi ou assassiné ses protecteurs, s'écoulera paisible, malgré le bêlement des troupeaux et la plainte angoissée des dromadaires.

IV

CHEZ ABDALLAHI CHEIKH SIDIA, MARABOUT VÉNÉRÉ ET SUBTIL

Pour lutter contre la chaleur de four, qu'aggrave, en cette première quinzaine d'octobre, un vent chargé de sable impalpable qui monte à l'assaut de leur fortin, nos camarades de Boutilimit se sont habillés, disent-ils, à la *bidane* et nous devons les imiter.

Ils ont sur eux un petit *boubou* de cotonnade et un ample *séroual* bouffant jusqu'à la cheville.

Ce doit être le costume *bidane*.

Mais qui sont donc, autour du poste, ces chameliers bronzés, barbus et chevelus, à l'air farouche, recouverts de cette guinée bleue, intentionnellement mal teinte afin de pouvoir mieux déteindre, dont ils trouvent le moyen de se faire un ample et léger vêtement sans couture, avec une seule pièce

d'étoffe capable de cacher leurs deux bras mis en croix ; qui n'a qu'une échancrure pour passer la tête et une poche sur la poitrine et dont les quatre pans tombent à mi-jambe ?

Et ces femmes au teint mat, aux attaches fines, drapées dans une sorte de voile bleu que retient une bride ?

Des indigènes chez qui l'uniformité négligée de l'habillement empêche de reconnaître la condition sociale, les captifs les plus pauvres étant seuls vêtus de loques ou de peaux. En tout cas, des Maures et des Mauresques, et non pas des Bidanes...

Assurément, mais il faut arriver de Paris et ne pas vivre depuis plus de huit jours en Mauritanie pour ignorer que ce nom de Maure n'a aucune signification pour ceux à qui nous le donnons. Un Maure n'est pas un Maure, mais un Oulad-Delim, un Oulad-Bousba ou un Regueïbat, selon l'appellation de sa tribu. Mais l'ensemble des peuplades nomades qui parcourent, avec leurs troupeaux et leurs harkas, les régions désolées allant du Sud-Marocain au Sénégal, a pris le nom, porté avec fierté, de *Beïdanes* — prononcez : Bidanes, — qui signifie hommes blancs.

L'habillement à la bidane, adapté aux convenances européennes, est donc celui de mes camarades et deviendra le mien dès que le tailleur de la compagnie sénégalaise aura nettoyé sa machine à coudre, que la dernière tempête de sable a rendue inutilisable.

En attendant, nous ne remonterons sur notre dromadaire qu'avec une culotte courte et les jambes nues, car un pied, même chaussé d'espadrilles, peut blesser cette bête délicate.

Et, comme nous sommes à la veille de pénétrer dans une région où nous ne rencontrerons que les plus mauvais garçons du désert, allons demander sa *baraka* au vénérable et grand seigneur religieux Cheikh Sidia, dont la tente n'est qu'à trois heures de marche du poste de Boutilimit.



Cheikh Sidia ! Le maître de la tribu marabou-tique des Oulad Beïri. Dès 1903, à l'époque où Coppolani tentait d'appriivoiser les Maures farouches du sud, on trouve le nom de Cheikh Sidia associé à celui de ce grand colonisateur.

Depuis longtemps, Cheikh Sidia, marabout vénéré des Beïdanes et des musulmans noirs de nos colonies africaines, avait compris combien pouvait lui être utile l'amitié de la France libérale. Ce saint homme ne tirait-il pas la majorité de ses ressources de quêtes que nous lui permettions d'aller faire au Sénégal et au Soudan ?

Sa collaboration, par l'influence qu'il exerçait sur les guerriers, nous permit alors la pacification de la contrée, presque sans coup férir. C'est pour le protéger que Coppolani fit construire le poste

de Boutilimit, avant d'être assassiné, le 12 mai 1905, par un chérif fanatique de l'Adrar, Sidi ould Moulay Zein.

On se plaît à rappeler qu'en 1917, lorsque Mgr Jalabert, évêque de Dakar fit un voyage d'étude en Mauritanie, Cheikh Sidia le traita à l'égal d'un grand chef musulman et le fit accompagner par un de ses fils au cours de sa tournée.

Et c'est justement un des fils de ce saint de l'Islam, Abdallahi Cheikh Sidia, successeur de son père mort en 1924, qui va nous faire les honneurs de sa tente, avec autant d'amabilité que de distinction.

Il est de visage fin et doux et de teint légèrement olivâtre, avec la barbe et la chevelure du Christ. Et la richesse de son campement, abrité comme celui de l'émir derrière une dune, s'affirme tout de suite par l'abondance des troupeaux qui l'entourent et l'opulence des tapis d'Orient ornant le sol, sous les tentes.

A notre descente de dromadaire, nous le trouvons tout de blanc vêtu, selon la mode marabou-tique, les deux mains chaleureusement tendues vers les nôtres. Ce sont aussitôt les « you-you » des captives voilées, puis l'empressement des captifs noirs apportant à la tente flacons de sirop, bouteilles de limonade, boissons qui vous surprennent en ce lieu désertique, les grandes calabasses de lait aigri et celles de lait crémeux que l'on se passe de lèvres à lèvres, et déjà le thé.

Les *tolbas*, marabouts qui l'assistent, prennent place autour de nous et marmonnent de longues prières. Et s'approchent les jeunes frères de Sidia, qui nous saluent à leur tour : Brahim, le poète ; Ismaïl, le cadi ; Hamed, qui partage le pouvoir spirituel avec son aîné ; Ishak, Youssef, Yacoub.

— Je suis heureux, me dit Sidia, de recevoir un enfant de la noble et généreuse nation.

Ce à quoi M. Rouis, le savant directeur de la Medersa de Boutilimit, qui veut bien me servir d'interprète, répond en mon nom par des paroles reconnaissantes.

— La volonté de la France, continue Sidia, la pousse vers le progrès. Elle ne cesse de s'élever en gloire !...

La France, je le savais, autorisait maintenant Sidia à faire quêter jusqu'au lointain Dahomey...



Les immenses troupeaux du marabout ont-ils été réunis pour nous autour des épineux et des maigres herbes de la dune ? Ce sont les cabris les plus hardis qui viennent jusque sous notre tente et que je m'amuse à caresser devant la pieuse réunion.

Brahim, le poète, se lève alors et me baptise Bou Zédiane, c'est-à-dire le père des cabris.

Et, comme nous sommes entre hommes du même âge, Ismaïl conte une histoire :

« Deux plaideurs vont devant le cadî. L'un lui offre une outre de beurre et le cadî lui promet de lui donner gain de cause, quand arrive l'autre plaideur avec un bœuf...

» Le lendemain, rendant sa sentence, le cadî condamna l'homme au beurre, et comme il se plaignait : « Que veux-tu, répondit le cadî, c'est la faute du bœuf dont les cornes ont éventré l'outre de beurre. »

Tous de rire. Mais l'atmosphère redevient biblique et ces marabouts, dont la seule occupation, en dehors de la prière, est l'élevage, m'emmènent parmi leurs troupeaux.

Voici une jeune chamelle blonde, aux quatre membres étroitement entravés et qui brâme lugubrement. C'est la victime que l'on va tuer pour m'honorer. Un captif lui tranche le garrot et un flot de sang rouge bouillonne sur le sable. Un mouton et une vache subissent le même sort : le campement tout entier n'aura rien à envier de notre festin.

De toute part, mystérieusement avertis, accourent des guerriers bleus, et la dune, de ses plis, vomit des marabouts pasteurs et des captifs affamés. Il n'est pas jusqu'à un vieillard de 95 ans qui, trop vieux pour monter à chameau, enfourchant un âne, n'accoure vers les victuailles. Mais il s'arrête devant nous, comme pétrifié, élève sa main étalée à la hauteur de sa tempe et parle.

— Que veut-il ?...

— Il dit, explique M. Rouis, qu'il vous demande votre *baraka*.

Mais un écrivain « infidèle » avait-il le droit de bénir un croyant ?

... Les *méchouis* cuits à point, nous les arro-sâmes d'une eau fraîche, que les *guerbas* de Cheikh Sidia dispensaient généreusement.



— Mon père, dit Abdallahi Cheikh Sidia, te parlerait comme je vais te parler.

« Méfie-toi des hommes à qui tu feras des cadeaux, des Regueïbat en particulier. Ils sont comme les chats, fidèles aussi longtemps qu'on leur donne quelque chose, et trahissent ou fuient dès que cesse le profit.

« N'aie pas peur de ceux qui prétendront te jeter le *tazabbout*, le mauvais œil...

— C'est, Sidia, un peu contre cela que je voudrais ta *baraka*.

— Je te la donnerai, pour que tu n'aies rien à redouter du *tazabbout* de Mohamdél Maamoun, le marabout aux mains sanglantes de Smara, qui, au nom d'Allah, monte les *rezzou* (1) contre les

(1) *Rezzou* est le pluriel de *razzi*.

régions où tu te rends. Et je te dis que cet homme est un traître à notre religion quand il prétend avoir reçu d'Allah la mission de combattre les Français, parce que je sais que les Français sont les protecteurs de l'Islam.

Pour la première fois depuis notre arrivée en Mauritanie, le nom de Mohamdel Maamoun — que nous devons par la suite entendre répéter avec inquiétude par les plus braves et les plus avisés des hommes que nous opposons aux pirates des *rezzou*, — le nom de notre pire ennemi religieux et guerrier du moment était prononcé devant nous, et avec quel mépris ! — par un de ses frères en Allah.

L'étoile de ce brigand devait baisser à l'horizon.

La *baraka* promise nous fut donnée par les mains pieuses de notre hôte subtil. Nous protégerait-elle à travers le domaine des pirates, que nous allions fouler dès le lendemain, ou resterait-elle vaine contre le *tazabbout* de Mohamdel Maamoun ?

Qu'importe ? Sur les sentiers de l'aventure, il faut accepter tous les risques.

AVEC LES « BARBE-BLEUE »
LES TRIBUTAIRES ET LES CAPTIFS,
SUR LA ROUTE DE LA SOUFFRANCE

Le premier guerrier bleu qui se présenta avait à la ceinture un poignard à fourreau d'argent, un mousqueton en bandoulière, un chapelet et de nombreux gris-gris au cou et un bonnet de coton crasseux sur une tête de pirate barbu :

— Comment t'appelles-tu ?

— Moktar !

Un second guerrier, qui lui ressemblait comme un frère à cela près qu'il ne montrait pas de bonnet de coton, répondait au prénom d'Ahmed.

Partisans, c'est-à-dire hommes armés par nos soins et susceptibles de renforcer les méharistes réguliers des groupes nomades, ces Maures avaient été désignés par M. Mathey pour accompagner et

protéger, de Boutilimit à Nouakchott, le civil assez imprudent pour se lancer, sur un chameau de louage, à travers les plus mauvaises dunes du pays.

M. Mathey, Saharien émérite, ne m'avait pas dissimulé que la chaleur me semblerait insupportable, l'eau rare et imbuvable ; que la selle de mon chameau me blesserait et que je souffrirais des *crams-crams*, ces graines épineuses qui abondent dans la région et se collent à votre corps. Et il m'avait recommandé de ne jamais omettre de porter avec moi mon mousqueton chargé et ma cartouchière, surtout quand j'irais boire le thé vert dans une tente.

Des chameliers faméliques arrivent derrière les partisans, suivis de quelques dromadaires. Ce haut et puissant chameau d'où l'on dominera le désert, c'est ma monture, et trois autres sont pour Gambi, Moktar, Ahmed. Les quatre derniers constitueront le convoi chargé de nos bagages et portant les bidons précieux, ainsi que les *guerbas*, qu'à chaque puits rencontré nous devons précieusement remplir.

Un dernier verre d'eau fraîche. L'ombre des chameaux se fait déjà plus longue sur la dune rose que coupe le poste de Boutilimit. Il doit être 16 heures. En avant !...

Nous marchons à la file, les partisans devant moi et Gambi derrière le convoi, sans hâte, car nous savons, le 13 octobre 1932, que la lune éclairera les sables toute la nuit, et, si nous nous

arrêtons peu après le coucher du soleil au campement du marabout Ahmed Seloum, c'est parce que vaste est la tente de ce digne nomade et que je ne suis qu'un méhariste débutant.

La barbe du marabout est d'un bleu tendre, sa blancheur disparue sous la teinture du vêtement de *chandoura* dans lequel il s'enroule pour dormir.

Buvons le lait, aux mouches flottantes, qu'il nous apporte. Etalons, sur le sable chaud, notre grande couverture en peaux d'agneaux mort-nés — qu'on appelle en maure un *faro*, — affublons-nous, comme Moktar, d'un bonnet de coton ramené sur les yeux, et dormons jusqu'à ce que nous réveille une étrange caresse. Qu'est-ce ? Entre la demi-douzaine de tentes qui constituent le campement d'Ahmed Seloum, circule un chétif bétail. Et cette caresse est seulement celle que faisait sur notre visage la langue d'un bouvillon gourmand léchant notre sueur salée.



Un jour, deux jours, rien que deux jours, et au soir de ce deuxième jour, déjà presque plus d'eau. Et par ma faute ! Que n'ai-je, au lieu de prolonger mon sommeil, conduit moi-même, dès l'aube, mes hommes avec nos récipients à l'*oglat* où s'abreuvaient la veille les animaux du marabout !

Entre les longues vagues de cette mer sablonneuse, trouverons-nous bientôt un puits ? Ou ne

faudra-t-il pas boire pur ce vin qui chauffe dans mes caisses et que le soleil « madérise » ? Moktar plaisante, Ahmed s'est écarté pour tirer des gazelles, Gambi, prudent, ne dit pas mot, mais les chameliers du convoi chantent une mélodie maure pleine d'insouciance.

L'eau, heureusement, n'est pas loin. On la devinera, le lendemain matin, au centre d'une cuvette aride où se pressent chameaux, ânes, corbeaux et pies. Elle croupit en dix trous faiblement creusés, et l'odeur écœurante qui monte de ces *oglots* provient du cadavre d'un âne tombé au fond de l'un d'eux.

Ecartons les chameaux, chassons les ânes. A nous, pendant une heure, les puits pourris.

Et maintenant, mangeons de bon appétit le *méchoui*, sous la première tente rencontrée, celle d'un tributaire de notre ami l'émir Ould Défd. Le tributaire boit le thé que je lui offre, reçoit des cadeaux, dévore sa part de viande et, comme cela doit se faire, s'offre à me tuer mes poux si je veux bien poser la tête sur son genou, cependant que ses trois captifs noirs, accroupis non loin de la tente, attendent un signe pour se jeter sur les reliefs de notre repas.

Et, derrière eux, sont encore deux chiens maigres...



— La vie est dure, fait le tributaire la bouche

pleine, et le tribut *horma* de 200 francs que je dois payer chaque année à mon maître Ould Déïd est bien plus lourd que l'impôt des Français !...

— Que ne le lui refuses-tu pas, puisque nous sommes tes protecteurs ? Tu n'aurais rien à redouter !...

— Par Allah ! dit le tributaire, si je le lui refusais, ses guerriers auraient vite fait de me prendre mes troupeaux et mes captifs !...

Comme tous les serfs personnels de l'émir, qui n'étaient guère plus d'une trentaine, cet homme lui devait la *horma*, sous peine de voir piller ses biens ; mais Ould Déïd prélevait encore un certain nombre de droits régaliens sur plus d'un millier de pauvres gens, et bien que la Mauritanie soit une colonie française où nous faisons de l'administration directe, il nous a été impossible jusqu'ici de rien changer à cette coutume.

De même qu'incapables, sans bouleverser un ordre millénaire, de mettre fin en quelques années à la captivité que subissent toujours chez les Maures les descendants des noirs que l'on raffait jadis au Sénégal et au Soudan, et obligés de permettre à leurs maîtres de se les vendre encore entre eux, nous nous contentons, pour le moment, de faire évoluer la captivité vers un état de domesticité gratuite.

En Mauritanie, les captifs se comptent donc par milliers et quand il arrive à l'un d'eux d'être

affranchi ou de s'affranchir, c'est pour acheter aussitôt un esclave parmi ses anciens compagnons.



Les os de notre *méchoui*, blanchis par les couteaux des captifs, étaient maintenant la proie des chiens.

— M'Barek ! cria le tributaire.

M'Barek était un nègre athlétique, à peu près dépourvu de vêtement.

— L'autre année, fit son maître, quand il est allé jusqu'à l'Oued-Noun, très haut dans le nord, vendre quelques-uns de mes chameaux, il a connu Ben Faradji, le captif blanc...

Voici l'histoire de Faradji, telle que j'ai pu la contrôler :

Yeilani Ben Faradji avait vu le jour dans un douar marocain des environs de Rabat. Il était de teint clair et c'était lui qui, à Casablanca, sur la place de France, criait les journaux de Paris :

— Le *Matin*, l'*Auto*, l'*Intransigeant*, demandez le *Matin* !

Un certain jour d'avril 1927, deux Maures se présentèrent à lui :

— Pourquoi, dirent-ils à Faradji, fais-tu d'infimes besognes pour le compte des infidèles ?

Nous sommes de riches marchands de moutons de la tribu Sbouya, en Mauritanie ; si tu veux venir avec nous vers le sud, nous te confierons des troupeaux que tu reviendras vendre au marché de Casablanca...

Faradji accepta, les suivit au delà de Marrakech, franchit avec eux le Tafilalet et arriva dans le nord de la Mauritanie où devaient se trouver les moutons.

— Excuse-moi, mon fils, lui dit alors un de ses captureurs, mais maintenant tu es mon captif. Enlève tes effets et revêts ces haillons !...

Le vendeur de journaux protesta qu'il était un musulman libre, de ceux que le Coran interdisait de réduire en captivité.

— Tais-toi, mon fils, faisait le Maure en le rouant de coups, j'ai absolument besoin d'argent !...

Exposé dans les marchés d'esclaves de l'Oued-Noun, en 1928, Faradji fut vendu pour deux chameaux à un Maure de la tribu des Aïl Lahcen, qui le revendit pour quatre chameaux à un Regueïbat — lequel n'offensa point Allah, puisque la « marchandise » n'était plus libre.

Et Faradji de garder les troupeaux de chameaux du Regueïbat. Il les abreuvait justement aux *oglat*s d'Oum-Mouchyaf, quand survint une reconnaissance de méharistes, commandée par le lieutenant Brosset, de l'infanterie coloniale, et un sergent sénégalais.

— Sergent, cria Faradji qui se trouvait seul, donne-moi des cigarettes !...

Le sergent le regarda d'un air soupçonneux et avertit le lieutenant qu'il y avait, abreuvant les chameaux regueïbats, un Bidane parlant français.

Mais il fallut rapidement se rendre compte que ce Bidane n'était qu'un pauvre marchand de journaux de Casablanca, car Faradji, pour convaincre les nôtres, criait à tue-tête devant son puits :

— Demandez le *Matin*, l'*Intran* !...

On le ramena à Atar, puis à Saint-Louis-du-Sénégal, d'où il fut rapatrié au Maroc aux frais de la Mauritanie, jurant qu'il ne s'intéresserait plus jamais à la transhumance des moutons.



Ainsi, de jour en jour et de dune en dune, captifs nous-mêmes de notre entreprise, allions-nous de découverte en découverte, et de souffrance en souffrance, vers Nouakchott que nous voulions atteindre le 20 octobre.

Nos armes nous furent-elles utiles, et ce Tityre à barbe bleue et à mousqueton, qui joue du flûteau sous un épineux en surveillant un troupeau de chèvres ; ces méharistes dont les montures apparaissent un moment au sommet de la dune ; ces rôdeurs qui, la nuit, se prennent les pieds dans les cordes de nos tentes et que fait fuir l'éclair de ma

lampe électrique ; ces vipères à cornes qui provoquaient des écarts fous de nos chameaux, nous mirent-ils en danger de mort ?

Moktar et Ahmed, mes anges gardiens, regardaient mes bagages avec convoitise et leur ton était sans réplique quand ils me disaient : « Donne du thé, donne du sucre, donne un mouton ! »

Étaient-ils des pirates ou bien des partisans ? Les deux, sans doute. Mais quand, venant de Paris, on est depuis une semaine dans le désert brûlant, si recru de fatigue qu'on ne peut même plus ouvrir la bouche, à quoi bon s'en demander tant ?

Le huitième jour, nous prenons la piste à 2 h. 45 du matin, lestés d'un peu de lait de chamelle. A 6 h. 30, nous arrivons au puits de Ouarer et nous en buvons l'eau salée.

Nouakchott n'est qu'à trois heures de là. Dormons, reprenons quelques forces et repartons au pas tranquille de nos bêtes.

Au crépuscule, derrière un dense rideau de barbelés, un poste aux murs crénelés sort d'un désert pierreux. C'est Nouakchott.

Et quand nous arrivons dans la cour de ce poste tragique, au moment où le clairon des Sénégalais sonne les honneurs au drapeau qu'on amène, les Français qui sont là, au garde à vous, ne devinent pas que l'homme qui se raidit sur son chameau est aux trois quarts mort de misère.

NOUAKCHOTT, •
CARREFOUR D'UNE VOIE SACRÉE.
L'HÉROISME DES CHAUFFEURS NOIRS

Tout en haut de la dune riche en coquillages desséchés depuis plusieurs siècles, qui sépare Nouakchott de l'océan Atlantique, une ruine grise est l'ancien fortin que construisit le capitaine Frère-jean, en 1904, lorsque l'un des prédécesseurs de l'émir Ould Déïd déclara la guerre aux Français.

Quand, dix-huit ans plus tard, le vent de sable et les tornades estivales eurent rongé ses murs de *banko*, on édifia un autre poste, au centre d'une plaine désertique, que les deux mitrailleuses de sa terrasse pouvaient couvrir de leur tir. Joseph Kessel n'a-t-il pas dit, un jour, à ses lecteurs ce que lui conta l'aviateur Lécivain de la vie du sergent corse enfermé dans cet *in pace* avec une demi-section de tirailleurs sénégalais ?

En 1932, le fortin du sergent corse s'est singu-

lièrement agrandi, car la Mauritanie a cessé d'être le pays calme que connut ce brave soldat. Et si les dunes rouges de Nouakchott voient se briser assez loin d'elles les *rezzous* de pirates qui descendent maintenant du Rio-de-Oro, c'est qu'une véritable forteresse, avec une garnison solide, des blockhaus, des réduits, des boyaux, des défenses accessoires et un armement moderne, leur interdit d'en approcher.

Toute caravane de chameaux que, de son observatoire, la sentinelle aperçoit s'avancant dans la plaine doit « baraquier » et se faire reconnaître. Une surprise est, ici, difficile.

Mais Nouakchott est surtout un carrefour. Le carrefour d'une voix sacrée.

Regardez, sur une carte récente, la piste qui va de Rosso vers le nord-ouest, par Méderdra et les dunes de l'Iguidi. Des autos militaires réalisent aujourd'hui le miracle de la parcourir deux fois par mois, pour aller porter à Nouakchott qui, par d'autres autos, les fera suivre à travers le désert saharien de l'Inchiri, avec un seul point d'eau sur plus de 500 kilomètres, jusqu'à Akjoujt et Atar, les munitions, les vivres et les lettres qu'attendent nos soldats engagés dans la lutte contre les grands nomades ennemis.

C'est au cœur du fortin de Nouakchott que s'allume le petit phare tournant dont la lueur guide et sauve nos pilotes sur la ligne aérienne de Port-Etienne à Saint-Louis ; et dans la plaine

désertique, protégée par la garnison, que viennent s'abriter les avions de reconnaissance et de bombardement, alertés chaque fois que les pirates des sables se manifestent. C'est là aussi que font escale, pour être amputés ou trépanés, les grands blessés descendus du « front » nord par l'avion sanitaire à la carlingue ensanglantée.

Prenez ce boyau qui serpente derrière les barbelés du poste. Il vous conduit à un blockhaus, qui est aussi un poste de T.S.F., d'où vous pourrez calmer l'angoisse d'êtres chers et leur crier que le désert ne vous a pas assassiné.

Et Nouakchott est encore le centre où Ali Babou, le soukier maure aux dents de loup, accumule le ravitaillement hétéroclite, apporté par des *lanches* à moteur des îles Canaries au cap Timiris et à dos de chameau du cap Timiris à Nouakchott, qui supplée à l'indigence de celui qu'une intendance archaïque envoie, quand elle y pense, aux combattants des groupes nomades méharistes.



Au carrefour de la voie sacrée, dans la cour même du poste de Nouakchott, sous des hangars dont une tornade, le 15 août 1932, a effondré la moitié des murs, des chauffeurs noirs, insensibles aux brûlures d'un soleil acharné, s'affairent autour de camionnettes poussiéreuses et délabrées.

Nous sommes le 24 octobre. Dans la journée,

arrivèrent de Rosso six voitures apportant ce que le *Bani* débarqua pour nous dans ce port fluvial : des munitions, de l'essence, des conserves, un lieutenant et des cercueils. Et, comme il y eut une panne nocturne, ce fut sur un cercueil que le lieutenant dormit dans le désert. Il y était mieux que sur le sable.

Voici deux Européens, pâles et amaigris, en corps de chemise et casque colonial maculés de cambouis, qui semblent être les chefs des noirs. Présentons-nous. Ils se nomment : capitaine Mouroud, de l'artillerie coloniale ; adjudant-chef Berthouloux, du même corps.

Leurs premières voitures partirent de Rosso le 22 juin 1929. On disait qu'elles ne feraient pas 15 kilomètres dans les sables. Elles roulent toujours et, bien que l'on suppose qu'elles périront à chaque voyage, elles franchissent vingt-quatre fois par an les 1.520 kilomètres qu'il y a pour monter de Rosso à Atar par Nouakchott et revenir à Rosso, tout le long des pistes désertiques que les chauffeurs sont obligés de faire eux-mêmes sur les deux tiers de l'atroce parcours, dans un pays où l'insécurité est telle que tout convoi doit comprendre une douzaine de tirailleurs et un fusilier-mitrailleur.

Aurions-nous pu, sans ces camionnettes, tenir en respect les dissidents, de plus en plus nombreux, et repousser les pirates du Rio-de-Oro sur leur frontière ?

L'aurions-nous pu sans l'héroïsme des chauffeurs noirs ?



Le chauffeur-dépanneur Bakari, quand nous le rencontrons à l'ouvrage, lutte contre le carburateur ensablé de la voiture qui nous fera affronter demain les espaces désolés de l'Inchiri. C'est un noir de Saint-Louis, un robuste garçon d'une trentaine d'années.

Et un brave.

Le 10 septembre 1931, Bakari part pour Atar avec un convoi militaire et regagne Nouakchott le 17, après avoir couvert 1.100 kilomètres en sept jours.

Deux jours plus tard, un médecin, qui doit monter d'extrême urgence à Atar, est signalé en panne entre Rosso et Nouakchott. Bakari va le chercher, arrive avec lui vers minuit à Nouakchott et, à 2 heures du matin, reprend le volant pour conduire le médecin à Atar.

Après dix-sept heures de misère, on parvient à Akjoujt, qui se trouve à mi-chemin d'Atar. Depuis le matin, soufflait l'*irifi*, ce vent de sable brûlant qui tue les animaux et rend malades les hommes. Le médecin est gravement souffrant ; Bakari crache le sang et a les yeux enflés. Va-t-on s'arrêter à Akjoujt ? Oui, un jour ; pas davantage, car la T. S. F. d'Atar réclame d'urgence le médecin.

Voilà de nouveau nos hommes dans le désert, quand, à quelques kilomètres d'Atar, une tornade formidable, accompagnée de pluie diluvienne, amène dans un oued desséché une coulée torrentueuse, large de plusieurs centaines de mètres, qui arrête net le convoi. C'en est fait : les efforts héroïques de nos hommes auront été vains et le blessé d'Atar mourra sans assistance.

Accablé, le médecin s'écroule, s'enroule dans une toile de tente et s'abandonne au sommeil sur le sable mouillé.

— Docteur, crie Bakari, à tout à l'heure !

Qu'est-ce ? Le chauffeur noir s'est mis complètement nu au bord de l'oued aux vagues chargées de sable et de pierres. La grosse pluie chaude de la tornade bat le tambour sur son dos luisant. Catholique, il fait soudain un signe de croix et se jette dans le torrent.

Coup de bambou, crise de folie subite, comme il s'en produit souvent, hélas ! dans l'horreur de ces terres maudites ?

Admirable acte de courage d'un ancien matelot qui n'a pas craint d'affronter une mort à peu près certaine pour aller demander du secours à Atar.

On voit Bakari bondir sur les rouleaux de l'oued, nager, foncer, se débattre, disparaître et prendre pied sur la rive opposée !

Une heure après, il revenait d'Atar avec des tirailleurs. Un radeau était fait et, soutenu par

Bakari sur ses poutrelles fragiles, le médecin traversait le torrent et sauvait un agonisant.

Le 27 septembre, l'héroïque chauffeur noir était de retour à Nouakchott avec sa camionnette. Il avait, en dix-sept jours, fait 2.450 kilomètres, tenu le volant pendant 152 heures, en plein désert, et accompli l'exploit que vous savez.

Cette très belle action lui rapporta exactement 168 francs en plus de sa solde, dont 68 francs d'indemnités normales et 100 francs de gratification.

Bakari fut « content beaucoup ».

Et il y a, parmi les chauffeurs de Nouakchott, à qui le capitaine Moiroud et l'adjudant-chef Berthouloux ont transmis un peu de cette flamme qui les anime, quatre ou cinq noirs dont la conduite, en maintes circonstances, a égalé celle de leur camarade, Ousman M'Bodj, par exemple, qui, pour sauver un courrier postal important, resta au volant quarante-quatre heures sur quarante-huit, les 24 et 25 mars 1932, parcourant 810 kilomètres dans les sables.

Pour 8 francs de prime...



Ce matin, la voiture de Bakari reprend avec nous la route d'Atar, cette voie sacrée que le sang des nôtres arrosa si généreusement, il y a deux

mois. Car c'est sur son trajet, aux dunes de Moutounsi, que la carte situe à 70 kilomètres environ au nord-est de Nouakchott, que se livra, le 18 août dernier, le combat où périrent le lieutenant Patrick de Mac-Mahon et tant de braves.

Et comme Moutounsi est un coupe-gorge et que l'on s'y trouve, un peu plus, si possible, que dans le reste de la Mauritanie, en danger de mort à chaque minute et à chaque seconde, il faut que notre convoi soit en état de résister victorieusement si on l'attaque.

Le lieutenant Le Bihan, celui qui dort, l'autre nuit, avec l'insouciance d'un jeune dieu, sur un cercueil — que nous emportons avec nous — monte en ma compagnie jusqu'à Atar, d'où il rejoindra un groupe nomade. Il commandera le détachement.

A lui de vérifier si le fusil-mitrailleur 24 est en bon état et si les jeunes tirailleurs qu'on nous adjoint sont assez instruits pour se battre.

A Gambi et à moi d'installer en bonne place les caisses de conserves, les tonnelets, les *guerbas* et les bidons remplis de l'eau magnésienne que débite le puits de Nouakchott.

— Au revoir, et bon voyage ! nous crie le capitaine Moiroud, quand, au petit jour, Bakari se lance sur la piste.

— *Inch' Allah !...*

A Dieu vat ! Avant midi, si rien de mauvais ne se

produit, nous arriverons à la première station de la voie sacrée, Moutounsi, où blanchissent encore les os de ceux qui y furent tirés à bout portant, deux mois plus tôt, par les farouches guerriers Oulad-Delim.

LE COUPE-GORGE DE MOUTOUNSI
COMMENT, AVEC CINQ AUTRES BRAVES
MOURUT PATRICK DE MAC-MAHON

Sur le chemin de sable que nous suivons, l'enlèvement des voitures, qu'il faut pousser de tous ses muscles à chaque dune, la chaleur que nous souffle au visage la bouche ardente du désert, la soif et la fatigue qui déjà nous assiègent, mesurent l'horreur croissante de l'étape.

Pas un être humain, ni un oiseau, ni une gazelle, ni un chameau ne se montrent dans la nature dont les seuls végétaux sont de rares euphorbes vénéneuses. Mais à quoi bon regarder au delà du nuage de poussière que l'on soulève, quand on sait que, les euphorbes disparues, il n'y aura plus autour de vous, pendant des jours, que l'espace inexorablement nu ?

Et cependant une pensée nous hante : atteindre vite Moutounsi.

— Mon lieutenant, fait le chauffeur Bakari à M. Le Bihan, nous en sommes à moins de cinq kilomètres ; les armes sont-elles chargées ?...

La piste, passant entre deux minces vagues figées que boursoufflent mille mottes de sable couronnées d'herbages desséchés, annonce l'approche du coupe-gorge.

— Chargez vos armes, et tout le monde en bas !...

Nous descendons, le mousqueton à la main, devant une dune plus haute que les autres, au sol mouvant qui aspire nos roues.

Six croix de bois la couronnent. Et voici comment elles avaient poussé, soixante-dix jours plus tôt, quelques minutes après que le jour eut succédé à une aurore dont on remarqua, dans toute la Mauritanie, qu'elle était de pourpre sanglante.



D'un côté, huit Français et cent cinquante indigènes sénégalais ou maures, qui constituent le groupe nomade méhariste du Trarza, chargé de la protection de l'ouest et du sud mauritaniens.

De l'autre, tous les guerriers disponibles de la tribu Oulad Delim, partis du Rio-de-Oro pour nous combattre, sur l'ordre du marabout Moham-

del Maamoun, petit-fils de Ma-El-Aïnine et fils de Merebbi Rebbo, le sultan bleu. A Smara, dans le Rio, où il habite une *zaouïa* qui tient plus de la forteresse que du monastère, Mohamdel Maamoun, dont nous nous efforcerons de dévoiler le personnage, prétend continuer l'œuvre de ses ancêtres dans leur lutte contre les Français.

Pour cette fois, 130 bons fusils ont pris la piste à son appel, grisés de fanatisme et avides de pillage. Ils ont des chameaux aux belles bosses, des bêtes meilleures et plus rapides que les nôtres.

Dès le 22 juin dernier, les autorités françaises sont averties des intentions du marabout et l'on apprend, le 4 août, que le *razzi* qu'il a formé contre nous a quitté Smara le 26 juillet. Ce sont surtout des Oulad Delim qui le composent, avec quelques mauvais garçons pris chez les Ouroussiim et les Regueïbat.

Si Mohamdel Maamoun n'est pas de l'expédition, confiée au chef Soueïdi ould Cheikh ould Laroussi, homme particulièrement féroce, un *imam* de sa *zaouïa* accompagnera les razzieurs. Et, solennellement, Mohamdel remet à l'*imam* un pistolet qu'il a chargé de ses propres mains, pour que son représentant donne le signal du combat et la victoire aux pirates.

C'est le capitaine Delange, de l'infanterie coloniale, un brave, qui commande le groupe nomade du Trarza, avec les lieutenants de Mac-Mahon et Lanlo et cinq sous-officiers d'élite : l'adjudant

Leccia, les sergents-chefs Nicolaï, Fontana, Batard et Marie. Ils sont le 1^{er} août au puits de Bou-Zerbane, à 100 kilomètres environ au nord de Boutilimit, quand parvient la nouvelle que l'ennemi va franchir notre frontière.

Allons-nous, comme maintes fois, attendre passivement son attaque ? On décide de la prévenir et le capitaine Delange reçoit l'ordre de se porter à la rencontre du *razzi*, de le rejeter dans le Rio-de-Oro, ou de le détruire s'il persiste à vouloir envahir notre territoire. Pour marcher plus vite, Delange s'allégera, enverra au repos à Boutilimit le lieutenant Lanlo et 40 tirailleurs sénégalais et ne se lancera dans le désert qu'avec un officier, 5 sous-officiers, 15 tirailleurs sénégalais, 80 gardes maures et 2 partisans ; en tout, 104 combattants.

C'est un ordre que lui envoie, de Saint-Louis-du-Sénégal, le gouverneur civil de la Mauritanie qui a autorité directe sur le groupe nomade du Trarza.

Delange ne sait pas désobéir.

Le 17 août, le *razzi*, signalé deux jours plus tôt à Hemedoua, n'étant plus qu'à une centaine de kilomètres de lui, Delange, qui bivouaque alors au puits de Toueïla, où ses chameaux ont un assez bon pâturage, renvoie encore à Nouakchott son poste de T.S.F., endommagé par la tornade du 15.

Et fonce, tête baissée.

Il a marché toute la nuit, au pas de sa longue

colonne de dromadaires et l'aube rougeâtre du 18 août le trouve avec son groupe dans le coupe-gorge de Moutounsi, au point où sont des fûts d'eau pour les autos de la voie sacrée. Le plein des bidons fait rapidement, la formation en ligne de colonne, avec avant-garde et arrière-garde, est prise en vue d'un accrochage. Mac-Mahon marche en tête, avec les gardes maures, et Delange au milieu du dispositif, avec les tirailleurs.

Sept heures. On va quitter la piste pour monter droit vers le nord, d'où l'on sait que va venir l'ennemi, quand des éclaireurs du flanc-garde de droite agitent les bras. C'est le razzi qu'ils ont découvert, fort des 130 hommes annoncés et armé de fusils français ou espagnols à tir rapide, abondamment pourvu de munitions. Ses armes sont les égales des nôtres et il a sur nous la supériorité du nombre et celle, plus grande encore, de la surprise.

Le feu précis des razzieurs part déjà de derrière toutes les mottes de sable et fauche nos hommes au moment où ils sautent de chameau pour engager le combat à pied.

Et les cris de l'imam, hurlant au nom de Mohamd el Maamoun : « *Allah Akbar!* Dieu, le plus grand ! » sèment l'effroi parmi les bons musulmans que sont nos 80 gardes maures. Quelques-uns sont tombés ; d'autres rompent le combat ou hésitent.

A Patrick de Mac-Mahon de leur montrer ce que

fait le petit-fils d'un maréchal de France du *tazabout* (1) d'un Mohamdel Maamoun.

Grand, mince, avec un fin collier de barbe encadrant son visage hâlé, vêtu à la manière de ses hommes, Mac-Mahon se dresse sous une pluie de balles et va les entraîner à l'assaut d'une petite dune où sont tapis, à moins de 25 mètres, les meilleurs tireurs du *razzi*.

A peine est-il debout qu'une balle lui fracasse la mâchoire. Mac-Mahon chancelle, tend à son ordonnance la pipe qu'il fumait et reçoit une seconde balle en plein cœur (2).

Les sergents Marie et Batard tombent à leur tour ; 15 gardes maures jonchent le sable. Et, sous l'anathème hallucinant que leur lance toujours l'*imam*, bien abrité au fond d'un trou, nos autres gardes ne tiennent plus.

En vain, le capitaine Delange et le sergent Fontana organisent-ils leurs 15 tirailleurs sur une dune. Fontana et 10 Sénégalais sont tués en un instant. Où sont les 40 hommes qu'il leur faudrait

(1) *Tazabbout*, malédiction.

(2) Le lieutenant Patrick de Mac-Mahon a été nommé chevalier de la Légion d'honneur, à titre posthume, le 1^{er} décembre 1932, avec la citation suivante : « Méhariste hors de pair, officier modèle en qui revivaient l'héritage d'un grand nom et la tradition des méharistes de l'époque héroïque. Est tombé glorieusement à la tête de ses gardes, le 18 août 1932, à Moutounsi (Mauritanie), au cours d'un combat avec un ennemi supérieur en nombre. »

pour mettre les razzieurs en déroute ? A Boutilimit, au repos forcé...

Les injures volent d'un camp à l'autre. Mais soudain l'*imam* se tait. Est-il mort ? Non, mais un homme, Ould L'aroussi, le chef du *razzi*, frappé d'une balle au bas-ventre, agonise, et l'*imam* cautérise sa plaie avec une baguette de fer rouge.

Honteux alors, quelques gardes se ressaisissent. Le capitaine Delange, l'adjudant Leccia et le sergent Nicolaï, qui a la main fracassée par une balle depuis le commencement du combat, les rallient sur une position un peu au sud, d'où l'on tente un retour offensif. Sacrifice qui coûte la vie à Leccia et Nicolaï.

Il est bientôt midi et la chaleur devient étouffante. Delange, qui a vainement cherché la mort, épuisé, s'évanouit. Un garde le hisse sur un des treize chameaux qui ont échappé au *razzi*.

« *J'ai la douleur, écrira le lendemain le capitaine Delange au Gouverneur de la Mauritanie, de vous rendre compte que je suis le seul Européen survivant !* »

De fait, il n'y a plus un seul Européen valide et le sable brûlant achève de boire jusqu'à la dernière goutte le sang de 37 sur 104 des combattants du groupe nomade. Un lieutenant, 5 sous-officiers, 10 tirailleurs, 21 gardes et 1 partisan sont morts pour la France en pleine paix.

La retraite s'organise dans la direction de

Toueïla, d'où l'on était parti la veille. Et l'ennemi, qui a eu 25 tués et de nombreux blessés, pressé qu'il est, comme toujours, de regagner le Rio-de-Oro, avec les chameaux, les mousquetons, le fusil-mitrailleur et les munitions enlevés sur le terrain, ne tentera pas de la troubler.

Nos premiers blessés arrivèrent à Nouakchott le 19 août et annoncèrent le désastre. Aussitôt alertés, les avions de l'escadrille de Thiès — commandés par le capitaine Bocquet qui devait trouver une mort tragique, avec son appareil, le 20 décembre 1932, à Nouakchott, au retour d'une reconnaissance opérée contre des razzieurs — se lancèrent sur les traces du razzi, le rejoignirent un peu avant qu'il ne rentrât dans le Rio, et si leurs bombes lui firent plus de peur que de mal, en raison de son dispersement, elles permirent de s'évader à trois gardes méharistes qu'emmenaient prisonniers les razzieurs pour les exposer sur le marché aux esclaves de Smara. Ces trois braves parvinrent à Nouakchott le 23 août, après avoir parcouru 150 kilomètres, avec une seule monture et sans eau.

— *Allah Akbar!* dirent-ils dès qu'ils furent dans la cour du poste.

Car ils apportaient la nouvelle de la mort du chef du razzi, que l'imam de Mohamdel Maamoun n'avait pu soustraire au châtement.



Les sables de Moutounsi sont encore jonchés de loques et blancs d'ossements épars, dont les bêtes de proie ont arraché les chairs : les restes des pirates Oulad Delim, à qui leurs associés n'édifièrent que de minces et fragiles tombes.

Nos gardes maures et nos tirailleurs, en des fosses profondes, dorment, la tête tournée vers la Mecque.

Sur le point le plus haut de la dune, six croix de bois surmontent six tombes ornées de coquillages du désert, qui sont, dans l'ordre, en allant du sud au nord, celles de Nicolaï, Batard, Leccia, Mac-Mahon, Marie et Fontana.

Pendant que les camionnettes s'approvisionnent aux touques d'eau pour que nous puissions poursuivre notre route à travers l'Inchiri, notre petit détachement se range derrière les tombes. Le reporter, avec toute la piété d'un homme qui, lui aussi, a fait la guerre, consolide des croix dans le sable. Et les honneurs sont rendus aux six martyrs par les tirailleurs de l'escorte, que commande un camarade de promotion de Mac-Mahon, qui, comme lui et comme tous les volontaires de la Mauritanie, est prêt à offrir sa poitrine aux balles des pirates de *rezzou*.

VIII

D'AKJOUJT, CERCLE DE LA DÉSOLATION, A ATAR GRENIER DU DÉSERT

Nous avions, depuis six longues heures, quitté les dunes de Moutounsi, quand le soleil plongeait à l'horizon de la mer de sable qu'aucune vague ne ridait plus.

Le point astronomique où nous étions, Bou R'Jeïmat, remarquable seulement par un bidon perché au sommet d'une gaule, en plein désert, se trouvait, à la limite du Trarza et de l'Adrar, un des lieux de passage des *rezzou*. Ce n'était cependant pas pour tenter de nous mesurer avec leurs bandes fanatisées que notre convoi avait arrêté là ses camionnettes.

Elles étaient à bout de souffle, et leurs chauffeurs, harassés pour avoir dû lutter contre d'innombrables pannes mécaniques.

Nous estimions aussi qu'un bivouac établi en

terrain découvert pouvait être assez aisément défendu, même la nuit, par des hommes aguerris, en possession des armes qu'on nous avait données.

Chacun creusa dans le sable le trou où il dormirait lorsqu'il ne serait pas de garde; trois sentinelles, qu'on relèverait toutes les deux heures, furent posées à chaque face du triangle que figurait notre position, voitures au centre, et, selon la règle saharienne, à quoi tout civil ou militaire doit se soumettre, les deux Européens prirent le quart.

Le mien commença dès qu'eurent été soigneusement éteints les feux où notre détachement avait fait chauffer sa pitance. Aucune forme suspecte, sauf celle d'un lâche chacal qu'une pierre lancée par une sentinelle fit s'enfuir en hurlant, n'anima, sous un ciel aux innombrables constellations, l'ombre tiède et claire.

A minuit, le lieutenant Le Bihan, qui s'était reposé avec le fusil-mitrailleur dans son trou, prit le second quart, le plus dur et le plus dangereux, puisque les razzieurs ont l'habitude d'attaquer un peu avant l'aube.

L'aube fut calme.

Et quand le seul ennemi que nous étions certains d'affronter ce jour-là, le soleil, nous en eut donné le signal, nous remîmes en route les camionnettes reposées.



Dix pannes des bougies, dix pannes des radia-

teurs, dix autres pannes des bougies ; une camionnette qui ne peut plus suivre, on ne sait pourquoi, et qu'on ne va tout de même pas abandonner en plein Inchiri, mettent, une fois de plus, à l'épreuve l'endurance des chauffeurs noirs, mais n'entament pas notre patience faite maintenant de résignation.

Descendons, chaussé d'espadrilles, sur le sable rose et dur, si brûlant qu'un pied nu ne saurait s'y poser.

Que faire ? Rester dans le pan d'ombre du véhicule et têter son bidon d'eau saumâtre ? Ramasser les coquillages et les fragments de gypse brillant, qui s'incrument à l'ancien sol marin devenu désert ? O miracle ! ces petites plantes recroquevillées au ras du sable, qui n'ont pas reçu une seule goutte d'eau depuis deux ans, sont des roses de Jéricho, gaieté dans la désolation. Fleuriront-elles lorsque nous les soignerons en France (1) ?

L'eau, pourtant, est tout autour de nous. Elle luit en lacs d'argent qui scintillent à l'horizon et des arbres s'y reflètent, que nous ne pouvons manquer d'atteindre bientôt. Mirage et désillusion ! Réflexion des rayons lumineux sur les innombrables facettes des galets de grès, qui font là-bas une mosaïque brûlante au désert devenu ocré.

(1) Aucune de ces roses, rapportées à Paris, n'a réussi à reflleurir.

Et la pierre gagne de plus en plus sur le sable ; le sol devient ce qu'on appelle un *rag*, un lit de cailloux où l'homme tombé ne peut même plus s'étendre pour mourir. Autour de nous, la nature maudit le voyageur qui, coûte que coûte, doit marcher.

Il ira, serpentant entre les ossements blanchis des chameaux crevés de misère, cherchant, vers le nord-est, une piste mal dessinée par les traces des caravanes et les roues du convoi de la quinzaine passée. Il est poussé vers des pitons aigus, érigés brusquement comme des crassiers de charbonnages dans une plaine nue, mais que le soleil transforme en gigantesques diamants noirs.

Délire-t-il ? Non, car ce sont là les *guelb*, ces récifs du désert à qui les Maures ont donné le même nom qu'à leur cœur, les *guelb*.

Est-ce donc encore un effet de mirage que cette apparition lointaine de murailles basses, surmontant à peine le *rag* ? Elles se rapprochent dans la soirée si longue à venir du deuxième jour de notre route. On tend les bras vers elles :

— Akjoujt ! crie le chauffeur Bakari.



Le capitaine Bourricand, commandant le cercle d'Akjoujt, écrivait récemment au gouverneur de la Mauritanie :

« J'ai l'honneur de vous rendre compte que le cercle continue à demeurer vide de ses habitants ! »

Quant à nous, qui venions de Nouakchott, nous n'avions pas, en trente-six heures de piste, rencontré âme qui vive. Akjoujt, au centre de son *rag*, derrière ses fils de fer barbelés et ses murailles de terre battue où veillent sans cesse des sentinelles, était bien le poste de l'abandon et de la désolation. Et combien plaignions-nous d'y être en perpétuelle alerte, avec une compagnie sénégalaise, le capitaine, un officier et quatre sous-officiers européens.

Il fut cependant un temps où le commandant d'Akjoujt avait quelques tribus à recenser et à administrer : celles, par exemple, des Oulad-Bou-Sba, des Oulad-El-Lab et des Barikallah, qui nomadisaient avec leurs troupeaux dans les pâturages qu'on rencontre entre le Rio-de-Oro et le chef-lieu du cercle.

Elles sont parties...

D'abord parce qu'elles se trouvaient sur le passage des *rezzou* ou des *mechbour* — ces petits *rezzou* d'une dizaine de pirates —, qui, depuis deux années, descendent fréquemment du Rio-de-Oro sur la Mauritanie, pour attaquer nos groupes nomades ou tuer quelques isolés. Quand une de ces bandes n'a rien de mieux à faire, elle vole les chameaux des marabouts désarmés qu'elle rencontre et leur enlève des captifs. Or, les marabouts étaient en majorité dans ces tribus.

Et croyez-vous qu'un *razzi* ou un *mechbour*,

tuant des Français ou des gardes maures, à proximité d'un campement d'Oulad-El-Lab ou de Barikallah, ne compromettent pas ces honnêtes gens? Il était fort malsain pour eux d'habiter un tel pays...

Ils sont donc partis plus au nord, vers Atar, ou encore dans le Rio-de-Oro lui-même, où il a plu beaucoup cette année, tandis que l'Inchiri, je vous l'ai dit, en est à son vingt-quatrième mois de sécheresse. Que vouliez-vous que fissent des pasteurs et des chameliers sans pâturages pour leurs bêtes?

Et au Rio, à Cap-Juby et à Villa-Cisneros, on trouve des prix meilleurs pour la vente de son bétail et l'achat de la *chandoura*, du thé, du sucre et du tabac dont un Maure ne peut se passer.

Enfin, on n'a pas à y craindre la police et on n'y paye pas d'impôt.

Voilà donc les administrés du capitaine Bourricand en contact avec leurs cousins Oulad-Delim, nos ennemis irréductibles, et leur animateur, le marabout Mohamdel Maamoun.

Quand, par hasard, l'un d'eux vient palabrer quelques heures à Akjoujt, c'est plus pour renseigner son cousinage sur ce que préparent les Français que pour saluer l'Infidèle à trois galons à qui il ne doit même plus d'argent.

Et, comme on dit ici qu'une datte pourrie contamine toute une outre de dattes saines, s'ils revien-

ment un jour tous ensemble, ce pourrait être les armes à la main, conduits par un *imam* fanatique de Smara.

C'est pourquoi, chaque soir, les défenseurs d'Akjoujt introduisent une bande de cartouches dans leurs mitrailleuses pointées sur le désert.



Nous repartîmes de grand matin, sur le sable caillouteux, où s'enracinaient, lunaires, des chaînes de *guelb* déchiquetés. Des forces surnaturelles en avaient arraché et projeté sur toute la terre des pierres coupantes et des dalles. Et nous dormîmes comme la nuit précédente, en nous gardant.

Le lendemain, on ne tarda pas à discerner une falaise à hauts reliefs violets, qui barrait tout l'est du désert. Autour d'elle, devait se trouver le pays de l'Adrar, avec Atar, qui était l'une de nos étapes et que ne dépasseraient pas les voitures.

Voici soudain l'alerte ! Devant nous, se détachant à contre-jour sur la piste ensoleillée, des hommes armés viennent au trot de grands dromadaires. Déjà, les tirailleurs de notre escorte sont à terre et ont armé leurs mousquetons. Et, signe habituel de reconnaissance, un peu de sable est jeté en l'air par l'un d'eux.

Les chameliers font « baraquier » leurs montures, accrochent les armes aux *rahlas* et, les mains libres, s'avancent vers nous. Ce sont des partisans

de l'Adrar, allant au-devant d'une caravane de vivres destinés aux groupes nomades.

—*Salamaleïkoun!* Salut! *Labès?* Cela va-t-il? *Labès, el hamdou Lillahi!* Cela va bien, louanges à Dieu!...

Des brindilles de bois flambent, l'eau fume dans les bouilloires et le thé du reporter versé sans mesure à tous les partisans, lui fera d'eux des amis qu'il aura plaisir à retrouver dans l'atmosphère guerrière d'Atar.



Ce sont maintenant les premières croupes du Dhar, la montagne de l'Adrar mauritanien, si tourmentée, si nue, si diabolique dans la lumière qui glisse et luit sur ses flancs de grès brunâtre, que l'enfer ne doit pas présenter de plus atroces décors.

L'oued qui passe, desséché, au pied des rocs, est celui où Bakari brava la mort l'année dernière. Il n'offre à nos voitures que la difficulté de ses sables mous que l'on recouvre de fascines, prises à des buissons épineux. Et, de toute la peine des moteurs, augmentée de celle des hommes, on grimpe sur le plateau pierreux.

Un palmier, puis une tente, puis mille palmiers; des hommes et des femmes bleus, des maisons de pierre sèche, des troupeaux et encore des palmiers, puis des champs de mil et les murailles d'un grand poste où flotte le drapeau français :

— Depuis le temps que nous marchons, me dit Gambi, nous ne devons pas être loin de la Mecque...

Encore assez, mais notre fatigue s'envole, comme celle des fidèles aux approches de la Pierre Noire, quand Atar, richesse inattendue, joyau et grenier du désert, nous accueille sous les palmes de la plus belle et la plus sanglante des oasis de l'Adrar.

IX

HOMMES BLANCS ET HOMMES BLEUS DE L'ADRAR

Au pied de cette titanesque citadelle de pierres noires, assiégée par les sables, qu'est l'Adrar mauritanien, l'ennemi n'est plus l'Oulad-Delim, mais le Regueïbat.

C'est contre lui, naguère soumis en apparence mais aujourd'hui rebelle et singulièrement agressif, qu'à Atar, avant-poste militaire et chef-lieu d'un cercle désertique aussi étendu que cinquante départements français réunis, le colonel Tranchant a établi son poste de commandement.

Ainsi se trouve-t-il en contact immédiat avec celles de ses troupes qui s'efforcent d'interdire aux Regueïbat dissidents l'accès de territoires où leurs bandes, bien armées, d'assassins et de pillards, pourraient trouver des proies faciles.

Il nous accueille à l'entrée de l'oasis d'Atar, avec le commandant Bouteil, sous l'autorité directe

de qui se trouve tout l'Adrar, et les jeunes officiers de la compagnie sénégalaise qui tient garnison dans le poste fortifié.

— *Labès ?* me fait le colonel.

Si cela va ? En douterait-on à la bonne mine que je dois avoir, le visage, les bras et les jambes tannés, bronzés, brûlés par quatre journées de piste torride ?

— Soif ?...

— Soif !...

Suivons la mince ligne d'ombre qu'arrachent au soleil acharné des arbres étiques, sortes de filaos en pénitence dans le sable desséché.

Devant une maison de *banko*, cube rosâtre de style mauresque ou soudanais, aux ouvertures étroites contre la lumière et l'ennemi, des guerriers maures nonchalants dorment, l'arme entre les jambes. Ce sont les partisans de l'Adrar, et la maison abrite le cercle, ses services et son commandant :

— Tamaï, ordonne le commandant à une petite négresse drapée dans un pagne à ramages, va dire à madame-commandant de venir et que nous y en a beaucoup soif !...

Tamaï, jeune captive délivrée au cours d'un *contre-razi* et adoptée par le cercle d'Atar, s'envole à la recherche de sa maîtresse.

Madame-commandant ! Je la connais, cette plaisanterie ! Quand un nouveau arrive dans un poste

du *bled*, le commandant prête sa tenue au plus joyeux compère de ses sous-officiers, qui fait au néophyte l'accueil ahurissant que vous devinez, d'un vieux briscard sorti d'un livre de Courteline, et lui présente une belle négresse à qui il affirme avoir délégué tous ses pouvoirs de chef de cercle, après l'avoir épousée devant Dieu et la loi.

— Cela va être gai avec de pareils types ! gémit le nouveau devant les grâces de la négresse !...

Que Mme Bouteil me pardonne si, avant de lui être présenté, j'ai pensé comme un bleu du désert...



Le commandant Robert Bouteil, trois fois blessé et cinq fois cité au cours de la grande guerre, chevalier de la Légion d'honneur à 27 ans, officier à 33 ans, commanda le groupe nomade méhariste d'Araouan, de 1923 à 1925, et le groupe nomade de N'Guigni, au Soudan, de 1926 à 1928. Quand, le 23 décembre 1924, à 33 ans, il fut promu officier de la Légion d'honneur, ce fut avec la citation suivante :

« A montré les plus brillantes qualités militaires d'endurance, d'énergie, de coup d'œil et d'audace au cours de la poursuite d'un razzi qui venait de remporter un important succès.

« Après une marche ininterrompue de soixante-douze heures en pays désertique, a surpris et

attaqué impétueusement l'ennemi à Tin-Aïcha, lui tuant 51 hommes et lui reprenant les 400 captifs noirs qu'il avait faits, ainsi que plus de 200 chameaux et 70 fusils. »

En 1930, la menace des *rezzou* du marabout Mohamdel Maamoun contre l'Adrar commençant à se faire sentir, on pensa qu'un tel officier était capable d'y parer mieux que quiconque. On lui proposa donc le commandement du cercle d'Atar :

— Oui, dit Bouteil, et avec joie ; mais, puisque je viens de me marier, il est bien entendu que ma femme me suivra !...

Une blanche, une Française, en Mauritanie, et dans le coin le plus dangereux d'un territoire où l'on n'envoie que des soldats prêts à tous les sacrifices ! C'était Carde qui gouvernait alors l'A. O. F. Il appela Bouteil et lut dans ses yeux une décision irrévocable.

— Allons, fit Carde, partez seul, et, dans six mois, vous entendez, vous ferez venir votre femme si vous vouëz !...

— Votre parole, monsieur le gouverneur général !

— Vous l'avez !...

Six mois plus tard, Mme Bouteil prenait bravement la voie sacrée. Et maintenant, cette noble Française, tantôt infirmière, tantôt grande sœur des héroïques enfants qu'elle voit revenir tout pantelants de la frontière du Rio-de-Oro, est la seule

qui puisse prouver dans le désert que la femme de chez nous est, en courage, l'égale de l'homme.

Elle se pencha pourtant sur la misère d'une de ses sœurs, qui dort aujourd'hui dans le cimetière d'Atar, au bout d'une rangée de soldats. Cette malheureuse, que j'avais rencontrée à Dakar, en janvier 1932, chez Marie-Louise, la bonne hôtesse, obtint, Dieu sait comment, de monter à Atar, le mois suivant, avec les camions militaires. Elle avait, disait-elle, l'intention de traverser seule le Sahara, Folie !

Quand, très doucement, on voulut lui faire reprendre le chemin de Dakar, Mme D... se rendit chez le médecin militaire d'Atar, le docteur Daste :

— Docteur, avoua-t-elle en sanglotant, j'ai menti. Je suis morphinomane depuis dix ans et, ne pouvant plus me procurer de poison nulle part, j'ai pensé que les hommes du désert auraient pitié de moi. Ne voient-ils pas chaque jour d'atroces souffrances ?...

Elle n'eut pas ses ampoules maudites et, quelques jours plus tard, s'étant tiré une balle dans le corps, Mme D... succombait à Atar, malgré la science du docteur Daste et le dévouement de Mme Bouteil, qui passa de longues heures à son chevet.



Chassons ce cauchemar au sein de la popote où, insouciant, stoïque et joyeux, vivent, présidés

par le capitaine Boëry, les jeunes camarades dont ce n'est pas le tour de monter la garde avec les méharistes des groupes nomades. Faisons un sort en trois soirées au ravitaillement d'une quinzaine. Il en faut, des fioles vides, pour montrer son adresse au mousqueton sur la dune qui sert de champ de tir. Pour cent cartouches à cinquante mètres, combien de goulots cassés ?

— L'alcool tue, crie le popotier, mais le marsoin n'a pas peur de la mort !...

O jeunesse magnifique ! qui me rappelle celle dont j'étais lorsque nous descendions jadis des lignes dans les villages riches en vin cacheté et peuplés de civils paisibles.

Mais, à Atar, où donc aurait-on pu rencontrer l'ombre d'un civil ?

A part les captifs noirs, occupés à arroser les 60.000 palmiers de l'oasis, les mendiants dont le trachome avait éteint les yeux et qui, guidés par un enfant nu, recevaient du riz dans des calebasses ; à part quelques marabouts ou commerçants installés dans les maisonnettes sombres du *ksar*, on ne voyait, sous le soleil d'Atar, que des guerriers bleus prêts à partir en guerre ou qui en revenaient.

Armées étaient les caravanes montant du sud, avec les vivres chargés aux escales du fleuve ; celles qui apportaient du nord les barres de sel extraites de la *sebka* d'Idjil, et celles qui venaient

d'un campement éloigné, amenant chez les marchands du *ksar*, coquettes d'un jour juchées dans de somptueux *bassours*, palanquins pour dromadaires, Cora, Fathma, Aïcha, Cleïla, les fières compagnes des guerriers.

Voici Mohamed Mokhtar ould Mhaïmed et son acolyte Ahmeddou ould Ekhteïra ould Sidi Horma, chefs militaires de la tribu des Narmoucha, qui viennent palabrer avec nous.

Le bleu de leur vêtement a teint comme il convient la barbe d'ould Ekhteïra, l'aîné, et marqué la peau déjà foncée de son cadet.

Après les interminables salutations rituelles, acceptons, en échange d'un cadeau, le compliment que nous glisse le subtil ould Mhaïmed :

— Je salue celui qui fait que l'écriture remplace la parole !...

Que vont-ils nous conter ? Leurs exploits.

Au bon temps où les tribus s'entrepillaient, c'est-à-dire avant l'arrivée des Français dans l'Adrar, ould Ekhteïra était de tous les *rezzou*. L'un d'eux ne prit pas moins de 6.000 chameaux aux Regueïbat. La bataille dura trois jours et ne coûta aux vainqueurs que 4 tués et 30 blessés.

Ould Mhaïmed, en 1909, faisait partie des adversaires de Gouraud. Le tonnerre tomba devant lui :

— Ce n'est pas la direction bénie ! fit-il...

Et il s'enfuit, poursuivi par le tonnerre, qu'il sut plus tard être le canon.

Ils sont aujourd'hui des partisans braves et fidèles, et le vieil ould Ekhteïra se conduisit héroïquement, il y a six mois, au cours d'une tragique affaire que je vous conterai bientôt. Les Regueïbat ont mis leur tête à prix.

Un homme se trouve cependant là, qui les écoute tranquillement, et qui est un Regueïbat féroce et de grande tente, encore que sa défroque soit minable et d'un bleu d'enfant de Marie. A n'en pas douter, il attend de moi un vêtement neuf. Il l'aura.

On l'appelle Bo Boué, mais son vrai nom est Mohamed Salem ould Brahim ould Lafrayet. Retenez-le. Il figurera peut-être un jour dans le communiqué, car si Bo Boué est actuellement le seul chef Regueïbat resté fidèle et s'intitule consul chez les Français des Regueïbat partis en dissidence, qui sait de quel côté du Rio-de-Oro se trouvera demain ce pirate ?

Écoutons-le :

— Les Regueïbat, commence-t-il, aiment beaucoup l'argent. Dans le combat, ils voient surtout le profit : le chameau ou le fusil dont ils tireront un prix élevé.

« Moi-même, venant chez toi, j'attends un riche cadeau, que j'estime à 5.000 francs au moins !

— Tu vauX beaucoup plus que cette misérable somme !...

Flatté, Bo Boué poursuit :

Mes frères Regueibat de la Mauritanie ont rejoint les autres Regueibat du Rio-de-Oro, afin de profiter des bons pâturages qu'il y avait pour leurs chameaux dans ce pays.

« Là, ils ont rencontré le marabout Mohamd el Maamoun et le chef Hamed Hammadi, qui leur ont dit que c'était maintenant la guerre sainte contre les Français. Ils les ont cru, de sorte qu'au lieu de chercher seulement à prendre les chameaux et les fusils des autres Maures, ils attaquent vos soldats de l'Adrar, comme les Oulad-Delim attaquent vos soldats du Trarza.

« De tous ces Regueibat, les plus acharnés contre vous sont ceux de la tribu Souaad, qui ne possèdent pas plus de 250 fusils, mais savent parler haut et fort.

« Malgré les agressions très meurtrières auxquelles ils se sont livrés contre vos méharistes, vous persistez à vouloir les ramener à vous par la persuasion et des cadeaux.

« Moi, Regueibat, je te dis, sous ma responsabilité, que vous n'aurez les Souaad que par les armes et qu'aussi longtemps que vous n'aurez pas eu les Souaad, il n'y aura pas de paix, ni à Atar, ni dans l'Adrar, ni dans le reste de la Mauritanie! »

Bo Boué n'eut pas les 5.000 francs qu'il attendait, mais beaucoup moins. .:

Est-ce l'amour de la France qui dresse cet homme contre les dissidents ses frères ?

Non : ce guerrier vindicatif a une vieille querelle, à propos de chameaux volés, à régler avec Hamed Hammadi, le plus fieffé pillard qui soit dans le monde regueibat. Les bêtes qu'ils se sont pris et repris ne se comptent plus, de même que les coups de fusil qu'ils se sont tirés sans parvenir à se blesser...

Et Bo Boué sait que si les Français voulaient marcher avec lui contre les Souaad, ce serait par milliers que tomberaient entre leurs mains — ou les siennes — les animaux des Souaad et ceux d'Hamed Hammadi, ceux qu'ils lui ont volé et les autres....

Abandonnons le vaillant guerrier à ses calculs.

A une centaine de kilomètres au nord d'Atar, est en ligne contre les Regueibat le capitaine Le Coq, paladin des sables et terreur du désert, l'homme qui, le 19 mars dernier, au cours d'une poursuite légendaire, vengea le lieutenant Mussat, le sergent Négroni et onze autres de ses méharistes, tombés dans un guet-apens tendu par l'émir de l'Adrar, feu ould Aïda.

C'est chez Le Coq, au milieu de ses braves en alerte, que nous irons apprendre ce que valent les dissidents.

X

LE COCQ CHÂTIE L'ÉMIR FÉLON ET VENGE LE LIEUTENANT MUSSAT

Les deux groupes nomades méharistes qui protègent les frontières de l'Adrar sont basés chacun sur un poste fortifié. Le groupe nomade n° 1 — le G.N. 1, en abrégé — a son « grenier » à Atar. Quant au G. N. 2, c'est de Chinguetti, subdivision d'Atar, que lui vient son ravitaillement.

Et c'est le capitaine Le Cocq qui le commande.

L'un et l'autre nomadisent dans le désert ou occupent des positions sur les points que peuvent tenter de franchir les *rezzou* *regueibat*.

Il était donc inévitable que l'on opposât des raisons « de sécurité » au reporter désireux d'aller partager, pendant quelques jours, la vie des chevaliers des sables. Il était aussi évident qu'un écrivain passerait outre et, comme on ne pouvait pas l'en empêcher, on décida de l'accom-

X

LE COCQ CHÂTIE L'ÉMIR FÉLON ET VENGE LE LIEUTENANT MUSSAT

Les deux groupes nomades méharistes qui protègent les frontières de l'Adrar sont basés chacun sur un poste fortifié. Le groupe nomade n° 1 — le G.N. 1, en abrégé — a son « grenier » à Atar. Quant au G. N. 2, c'est de Chinguetti, subdivision d'Atar, que lui vient son ravitaillement.

Et c'est le capitaine Le Cocq qui le commande.

L'un et l'autre nomadisent dans le désert ou occupent des positions sur les points que peuvent tenter de franchir les *rezzou* *regueibat*.

Il était donc inévitable que l'on opposât des raisons « de sécurité » au reporter désireux d'aller partager, pendant quelques jours, la vie des chevaliers des sables. Il était aussi évident qu'un écrivain passerait outre et, comme on ne pouvait pas l'en empêcher, on décida de l'accom-

pagner, du moins au G. N. 2, qui a sur son frère d'armes l'avantage de pouvoir presque toujours être rejoint par des voitures légères, dont la carrosserie et les occupants ne craignent rien.

Armés de nos mousquetons, nous nous mîmes donc en route de grand matin, le 4 novembre dernier, le colonel Tranchant, le commandant Bouteil et moi, dans les deux seules voitures qui existent en Adrar. Nous en occupions la première et une dizaine de guerriers maures la seconde. Et, après avoir suivi, pendant une centaine de kilomètres, le glacis des monts violets, aux pierres énormes et vernissées ; après avoir franchi des dunes, escaladé des falaises et mangé des boisseaux de sable, nous eûmes la chance inouïe d'atteindre avant la fin du jour la position où le capitaine Le Cocq attendait de pied ferme ses adversaires.

C'est à proximité des puits et du pâturage de Tirembaz, où les chameaux se font de belles bosses, un carré avec des points d'appui ceints de tranchées et de murettes en pierres sèches, que couvraient encore un réseau Brun et une *zériba*, haie de branchages épineux. L'ensemble s'appelle une *sangate*.

Six mitrailleuses, deux cents fusils et autant de braves.

Et qui sont fiers de servir sous les ordres de celui qu'on a mis à leur tête, le « capitaine Nail », « celui qui va à pied », comme ils disent, car leur chef n'hésite pas à ménager son dromadaire quand

la lente recherche de l'ennemi a lieu sous un soleil de feu.

Regardez le masque de Le Cocq. Il est de traits puissants que fige l'énergie. Et, soudain, la joie d'être encore de ce monde l'éclaire et c'est le visage d'un grand garçon gouailleur qui s'offre au journaliste dépaysé.

Mais qu'a donc fait le capitaine Le Cocq, de l'infanterie coloniale ? Rien que ceci :



Il y avait, au début de 1932, dans l'Adrar comme dans le Trarza, un émir. Mais si Ould Défid, l'émir du Trarza, se montre toujours un associé loyal, il n'en était plus de même de son collègue adrarien, Ould Aïda.

Et pourtant, nous avons, en 1913, déposé, au profit de cet Ould Aïda, un très honnête homme, que Gouraud, quatre ans plus tôt, avait appelé à l'émirat, Sidi Ahmed, qui, malgré cette disgrâce et la misère, sert toujours fidèlement la France.

Le 7 mars 1932, les exactions d'Ould Aïda étant devenues intolérables, le capitaine Le Cocq reçoit l'ordre d'envoyer son second, le lieutenant Mussat, avec le sergent Négroni, un caporal, 9 tirailleurs, le brigadier-chef Cheikh el Kory et 9 gardes maures, soit en tout 22 hommes, pour s'assurer de la personne de l'émir, campé sous la tente, vers Thyar-Delma, à une cinquantaine de kilomètres

de la mare d'El-Beyed, où se trouve la *sangaïe* du G. N.

Le brigadier Cheikh el Kory, vieux serviteur, a quatorze ans de service et ses notes disent que, dans toutes les circonstances, il s'est montré brave et dévoué.

Mussat partit le 9 mars, avec Cheikh el Kory dans la foulée de son chameau. Il ne devait jamais revenir.



Le 14 au soir, les chameaux du G. N. rentraient paisiblement du pâturage à la *sangaïe* et Le Cocq allait dîner, quand le caporal de quart à un point d'appui lui amena un garde maure et un « civil » qui, venant du désert, avaient failli se faire tuer par une sentinelle.

Le garde s'appelle Moktar et le « civil » est le vieux chef Ould Ekhteïra, qui venait nous saluer l'autre jour à Atar.

— Le lieutenant Mussat, disent-ils, a été assassiné avec trois tirailleurs et un garde par les gens de l'émir. Le brigadier-chef Cheikh el Kory est parti en dissidence avec quatre gardes. Seuls, Ould Ekhteïra et le garde Moktar ont pu se sauver.

Le Cocq compte rapidement. Son camarade Mussat et quatre hommes tués, plus cinq déserteurs, cela fait dix manquants. Le détachement comprenant vingt-deux hommes, où sont donc Négroni et les onze autres ?

— Encerclés par les dissidents et se battant jusqu'à la mort !

La décision de Le Cocq est immédiate. Il rassemble cent hommes et, avec les sergents Alessandrini, Fanti, Gemflaut et Etchart, part au secours des camarades.



Suivons Mussat jusqu'à l'heure de sa mort.

Le 11 au soir, il est arrivé près des tentes d'Ould Aïda qui, paraît-il, ne s'y trouve pas. On envoie à sa recherche dans le nord et, le 13, à 7 heures, il vient se présenter à Mussat :

— J'ai, dit le lieutenant, l'ordre de te ramener au G. N. avec les gens de ton campement, car un razzi est annoncé dans la région et nous voulons vous protéger.

L'émir accepte. Le brigadier-chef Cheikh el Kory conseille de ne se mettre en route que le lendemain et il en est ainsi décidé.

Mussat, toutefois, scindera en deux son détachement. A l'aube, il partira devant avec Cheikh el Kory, six gardes et cinq tirailleurs, emmenant Ould Aïda, qu'il ne désarme pas ; et le sergent Négroni suivra à quelques heures, avec cinq tirailleurs et trois gardes, qui convoieront le campement de l'émir.

A midi, Mussat s'arrête. Sous une couverture soutenue par des fusils plantés dans le sable, il va

prendre le thé maure avec l'émir et Cheikh el Kory. Un homme apporte les verres. C'est un brave que l'on connaît. Il s'appelle Ould Lektour et touche du gouvernement de la Mauritanie une pension de trente francs par mois pour avoir sauvé Ould Aïda dans des circonstances critiques.

Un brave ? Un lâche assassin ! Au moment où Mussat porte un verre à ses lèvres, Ould Lektour le tue net d'un coup de fusil et l'émir, de son poignard à manche d'argent, s'acharne sur le cadavre.

Fusillade. Cinq tirailleurs sont abattus. Ould Ekhteïra, qui se trouvait là par hasard, sauve le garde Moktar aux prises avec l'émir. Un autre garde réussit à s'enfuir.

Et l'on voit le brigadier-chef Cheikh el Kory, qui avait assisté impassible à l'assassinat de son lieutenant, et les quatre derniers gardes, reniant comme lui leur uniforme et leur parole, partir, avec les gens armés de l'émir, à la recherche de Négroni, qui ne peut se douter de rien et qu'ils veulent tuer.



Il est si peu loin, le sergent Négroni, qu'il a entendu les coups de feu. Qu'y a-t-il ?

Mais voici justement Cheikh el Kory qui vient vers lui avec quelques hommes montés. On va savoir.

— Il y a, dit Cheikh el Kory, que nous avons eu une petite affaire avec des dissidents. Le lieutenant

Mussat et l'émir ont rejoint le capitaine Le Cocq. Voici, continue-t-il, un papier que le capitaine m'a donné pour toi !....

Et, au moment où Négroni tend la main pour recevoir le papier, le traître maure aux quatorze ans de bons services lui loge à bout portant une balle dans l'épaule.

Négroni riposte avec son revolver, et c'est Ould Lektour, le pensionné, qui l'achève par derrière. Trois tirailleurs sont tués, deux ont pris la fuite, un garde est blessé.

Le détachement Négroni n'existe plus.

Et Le Cocq va venger ses morts.

Il est parti de sa *sangaie* le 14 mars, à 9 heures du soir. Un Maure fidèle, qui a rencontré l'émir en fuite, guidera nos hommes.

Dans la nuit sans lune, on voit un garde marcher en tête avec une lampe tempête. Il a les yeux fixés sur le sable mou, à la recherche des traces fraîches laissées par les chameaux du traître. Il les trouve, on les suit, le jour vient et, à 8 heures, on arrive sur la dune où périrent Mussat et les siens.

Le 15 mars, on fait 100 kilomètres au petit trot et au pas soutenu, ne perdant pas de vue les larges empreintes des bêtes portant les fugitifs. Le 16, 124 kilomètres ; 122 le 17, et 127 le 18.

Mais des hommes et des chameaux tombent épuisés. Le 18, confiant au sergent Fanti le soin

de ramener les éclopés à la *sangaïe*, le capitaine n'a plus que soixante intrépides avec lui. Et l'eau lui manque.

Implacable, Le Cocq ira jusqu'au bout, dût-il rester seul et provoquer l'émir en combat singulier.

L'hallali sonnera le 19, à 5 heures. C'est une balle qui l'annonce, tirée contre nous d'une crête, à 200 mètres :

— Tout le monde à terre ! crie le capitaine.

A droite, sont embusqués l'émir et Cheikh el Kory, morceaux de choix que Le Cocq se réserve. Et c'est le duel.

L'émir, tireur redoutable, s'amuse, à Atar, à faire des cartons derrière lui en visant la cible dans une glace. Le mousqueton de Le Cocq l'atteint entre les yeux.

Cheikh el Kory, qui a appris chez nous comment on doit s'abriter au combat, brave son ancien chef de derrière un tas de pierres.

— Tu n'auras plus ce soir autour de toi un seul de tes gardes maures ! Ils me suivront, chien d'infidèle que tu es !...

Et cet égaré de lancer à ses frères musulmans l'appel fatidique qui les trouble tant :

— *Allah Akbar !* Dieu le plus grand !

Nos hommes bleus hésitent. Vont-ils rejoindre le déserteur ? Non : ils restent dans nos rangs parce qu'ils ont soif. La victoire, sous le doigt du

« capitaine Nail », se dessine, et on prendra dans le troupeau de l'émir de nombreuses chameilles dont on boira le lait épais.

Ce que voyant, Cheikh el Kory se sauve honteusement de son abri, abandonnant sur le terrain 17 cadavres, 150 dromadaires, 12 mousquetons...

La tête d'Ould Aïda, coupée clandestinement par des gardes exaspérés, sèmera pendant plusieurs jours la terreur chez les Maures des tribus que rencontrera le groupe nomade.

Le châtiment de l'émir félon avait été à la mesure de son crime.



Cette nuit-ci, comme elle est calme la respiration de l'homme qui dort dans un trou de sable, à côté de moi, pendant que rôdent peut-être autour de notre *sangaïe* les Regueibat qui s'y lanceront, le poignard aux dents et le fusil au poing, dès que l'aurore rosira le ciel !

Un son prolongé du clairon annonce l'alerte habituelle de 4 heures :

— Debout ! me dit Le Cocq, mon compagnon nocturne.

De la tranchée grouillante de tirailleurs aux aguets, que commande le sergent Fanti, un des héros de la poursuite fameuse, nous entendons la rumination sonore des 500 chameaux du G. N., agenouillés et entravés au centre du bivouac.

Personne ne dort plus, pas même ces bêtes. Et le regard des guetteurs noirs cherche à deviner, dans la plaine pierreuse, la reptation des hommes bleus.

— Ce n'est pas encore pour ce matin, fait le capitaine.

— Qu'en savez-vous ?

— Deux jours avant l'assassinat de Mussat, reprend Le Cocq, au coucher du soleil, on vit d'Atar les nuages dessiner une main de Fathma sanglante dans la direction de mon G. N. Or, vous n'avez rien remarqué de semblable ces jours derniers, n'est-ce pas ?...

Je me rappelais l'aube rougeâtre qui étonna toute la Mauritanie au matin tragique de Moutounsi, en août dernier. Et je ne pensais rien, ne disais rien.

— Ce n'est pas ici mais ailleurs qu'ils attaqueront, faisait encore le capitaine.

Ailleurs, c'était l'autre groupe nomade, en extrême pointe à la frontière du Rio-de-Oro, et je dis à Le Cocq que je me proposais de m'y rendre à dos de chameau pour y passer une semaine.

— Oui, disait-il en plaisantant, oui ; mais il vous faut d'abord retourner à Atar et ce n'est peut-être pas facile !...

Nous devons bientôt apprendre, à nos dépens, que ce diable d'homme avait raison.

PRISONNIERS DES PIERRES ARDENTES

Magnifiques, mais trop brèves sont les heures que je vis aujourd'hui, retranché avec les méharistes derrière les pierres du désert. Nous sommes dans la matinée du 5 novembre 1932. Une rumeur, apportée par les grands nomades, et qui se précisera peut-être, veut que le marabout Mohamdel Maamoun se soit mis en route de Smara pour tomber sur nos groupes nomades et massacrer le plus possible de Français.

Il serait actuellement avec 350 fusils, à Ten-Ouaka, dans le Rio-de-Oro ; mais ses espions et ses éclaireurs se trouveraient déjà en Mauritanie. C'est aussitôt l'alerte en direction du nord, d'où débouchera la horde des hommes bleus.

Il nous faudra laisser à des préparatifs urgents et précis le capitaine Le Cocq, ses tirailleurs et ses goumiers, nomades en perpétuel déplacement, qui

transporteront, la nuit prochaine, vers un autre point du Sahara, plus rapproché du Rio-de-Oro, leur *sangaïe* aux 500 chameaux.

Et combien ne devra-t-il pas être bon stratège, celui qui choisira l'emplacement de cette *sangaïe*, bivouac hâtivement et fragilement fortifié pour une nuit ou huit jours, rarement davantage ? Car nombreux sont les héros, trop confiants ou trop dédaigneux, sur qui le razzieur bondit dans les trous de sable qu'ils s'étaient faits, à la gamelle (1), la veille au soir, sans deviner qu'ils creusaient leurs tombes.

Ainsi périrent, le 7 septembre 1931, à Toujounine, tout près de l'endroit où je suis, le lieutenant Blanc, les sergents Ordioni, Martini et Delpont, plus trente et un tirailleurs et deux gardes du groupe nomade d'Atar, surpris au lever du jour par un razi de Regueibat dissidents que conduisaient Mohamdel Maamoun et Hamed Hammadi en personne (2).

Les sentinelles égorgées sans un coup de feu,

(1) Les méharistes n'ayant pas d'outils portatifs creusent leurs tranchées dans le sable avec des gamelles, des quarts ou des assiettes.

(2) Cette citation posthume fut accordée au lieutenant Blanc : « Officier courageux. La position occupée par ses tirailleurs, ayant été enlevée en pleine nuit par un ennemi fanatisé, n'a pas hésité à se porter en avant de ses gardes pour interdire l'accès de la position qu'il était chargé de défendre. Tué d'une balle à la poitrine. »

la masse hurlante des ennemis très supérieurs en nombre — qui s'étaient mis complètement nus, afin de mieux pouvoir se reconnaître — se rua sur la *sangaie*, à l'emplacement peu heureux, qu'un excessif mépris de l'ennemi, dont on savait pourtant l'attaque inévitable et très prochaine, avait privé d'une protection solide. Ses défenseurs furent massacrés.

Ne troublons donc pas plus longtemps les méditation guerrières et les préparatifs de ceux qui vont, la nuit prochaine, marcher dans le désert à la rencontre des Regueïbat.

Et lançons-nous avec nos voitures à travers les pierres ardentes, vers Atar, d'où nous tâcherons de rejoindre les soldats d'un autre groupe nomade.



A peine étions-nous cahotés depuis une heure que les paroles du capitaine Le Cocq nous revinrent à la mémoire : « Il ne vous sera peut-être pas facile de regagner Atar. »

Si robuste qu'il fût, le moteur de la camionnette qu'occupaient les hommes de notre escorte donna des signes de faiblesse et, malgré les travaux homériques de revision et de rafistolage auxquels nous soumîmes toutes ses pièces, il était évident qu'elle n'arriverait pas jusqu'à Atar.

Allions-nous, le colonel Tranchant, le commandant Bouteil et moi, abandonner cette voiture et

ses occupants dans le désert et poursuivre seuls notre route, dans notre petite automobile qui, elle, se défendait mieux ?

Pas un instant, nous n'y songeâmes.

Au loin, dans un pli du désert, cheminait lentement un long cortège de dromadaires que montaient des hommes armés. Était-ce le *razzi* des Regueibat dont nous allions avoir à supporter l'attaque, ou un détachement du groupe nomade, cherchant l'ennemi dans la nature ? Nous prîmes position derrière des pierres et attendîmes, l'arme prête. Les chameliers inconnus disparurent dans un mirage.

Un petit fortin, complètement perdu dans le sable, le fortin de Jraïf, encore appelé bordj Aurélien-de-Sèze, se trouvait à une vingtaine de kilomètres. A l'ombre de ses murs, nous tentions un ultime travail mécanique, rendu ici atroce et difficile par la chaleur de four qui montait de la plaine gréseuse.

Nous réussîmes à l'atteindre. La chance et l'habileté du commandant Bouteil rendirent, à Jraïf, la vigueur aux cylindres défaillants, de sorte qu'après une nuit sans histoire, passée dans le petit poste que défendaient un sergent sénégalais et 12 tirailleurs, nous reprîmes la direction d'Atar...

... Pour faire cinq kilomètres, pas un de plus !

Cette fois, la camionnette arrivée en bas d'une haute dune refusa totalement de la gravir et nous

comprimes qu'il nous allait falloir l'abandonner. Il était près de midi.

Du petit conseil de guerre que nous tîmes, il résulta que les deux officiers tenteraient de regagner Atar avec l'autre voiture, et que le reporter, promu chef de détachement, retournerait à pied à Jraïf avec les hommes de l'escorte, requérir l'aide de tirailleurs, de chameliers et de partisans avec lesquels il traînerait la camionnette jusqu'au fortin où il attendrait du secours.

Je partis, aveuglé par le soleil et suffoqué par la chaleur, pour m'apercevoir, aussitôt entré dans Jraïf, que si mon mousqueton et mes deux cents cartouches étaient bien là, nous avions oublié dans la voiture en panne ma caisse de vivres...

Qu'importe ? Un marabout, au regard inquiet, m'apporte des dattes sèches et le sergent sénégalais a du riz pour ses tirailleurs. Mettons des dattes à tremper dans l'eau tiède d'unealebasse, donnons l'ordre qu'on rassemble les chameaux et les hommes nécessaires à notre mission et, en attendant qu'ils arrivent, puisque nous sommes prisonniers, dormons !...



Mais je rêve ? Voici autour de moi le colonel et le commandant. D'où sortent-ils ?

Ah ! les braves amis ! Ils ont, après réflexion,

attelé la petite voiture à la camionnette et, dans cet équipage, craignant que le reporter n'eût à soutenir un siège contre le razi des Regueibat, ils sont venus me rejoindre avec leurs deux fusils, leurs quatre cents cartouches et les vivres.

A trois prisonniers, que la vie va donc être belle!

— Demain, fait le colonel, on viendra d'Atar nous dépanner !

Atar est à cent kilomètres...

— Un partisan va partir immédiatement à chameau, continue le colonel ; il fera les cent kilomètres en dix heures et demain les avions d'Atar seront ici avec un mécanicien spécialiste...

— *Inch' Allah !* S'il plaît à Dieu !



Qu'elle est étroite, notre prison de terre sèche, entre ses quatre murs et sa ceinture de barbelés ! Autour d'elle, le désert scintille, piqueté de grains de quartz taillés comme des diamants, et, dans son voisinage pâtit, autour d'un puits boueux, une oasis en miniature où vingt dattiers balancent leurs palmes desséchées.

Maigres, décharnés, des Maures s'arrêtent quand même dans ces rudes parages et ils sont si pauvres que leur vêtement bleu n'est plus qu'un voile transparent et troué. Leurs yeux, brûlés par

l'ophtalmie, sont maquillés de henné rouge et ils entourent avec respect le marabout qui me donna des dattes.

Cet homme, le regard fuyant, les cheveux frisant, a la peau imprégnée de la teinture bleue de ses voiles :

— Jamais, me fait-il, je n'ai souillé mon corps avec de l'eau !...

Ses mains pourtant ! Il y a peu de temps, elles étaient encore toutes dégouttantes de notre sang, les mains de Dyé ould Cheikh Mohamdel Fadel — c'est son nom. Car ce sombre personnage, petit-fils du sultan bleu Merebbi Rebo, fils de Ma-El-Aïnin et frère de Mohamdel Maamoun, le maudit, a, pendant de longues années, été un tueur de Français.

Il revient de passer deux ans au baigne des îles de Los, près de Conakry, et la France bienveillante a voulu aveuglément croire que ce marabout guerrier se repentirait dans la prière et lui resterait fidèle jusqu'à la fin de ses jours. Mais que fait-il dans la cour de Jraïf, à proximité de nos groupes nomades, sans cesse attaqués par son frère ?

Ceux qui pourraient répondre se taisent.



Nous le trouvons encore là le lendemain matin, le marabout aux mains mal dérougées, nous obser-

vant quand nous guettons dans le ciel l'arrivée des avions sauveurs qui devront faire 90 kilomètres en ligne droite avant de se poser sur notre sable.

Son oreille exercée les entendit dans l'air sec à une telle distance, au moment même où ils décollaient d'Atar. Nous regardâmes nos montres. Il était 7 h. 44. Quand arrivèrent à 8 h. 15, avec leurs deux appareils, le capitaine Sovich et le lieutenant Santo, nous les interrogeâmes sur l'heure exacte de leur départ :

— 7 h. 44 ! répondirent-ils...

Je comprenais alors pourquoi le colonel et le commandant n'avaient pas voulu me laisser, même dans un fortin occupé par des soldats noirs éprouvés, seul Français avec le marabout Dyé ould Cheikh Mohamdel Fadel, une nuit que le razzi de son bon frère cherchait peut-être du monde à tuer...

Mais puisque je vous ai entretenus de nos misères mécaniques, je dois vous dire que l'empressement des deux admirables pilotes que sont Sovich et Santo et le zèle des deux mécanos, Faivre et Gentil, y mirent fin assez rapidement.

Nous pûmes donc nous plonger de nouveau dans le désert que nos malheurs récents n'avaient point attendri.

Il fallut maintes fois, aux endroits délicats, faire pousser les voitures, à grand renfort de cris encourageants : « *Aoua, Aoua !* », par notre escorte qui

demeurait sans force aussi longtemps que nous n'avions pas mis nous-mêmes la main à... la pâte.

La nuit venue très vite, la recherche, à la lueur des phares, de la piste incertaine, infligea à mes yeux, à mon front et à mon cou tendu un supplice inconnu et redoutable.

Et puis ce fut tout de même Atar où je m'efforcerais de pénétrer l'intimité des grands nomades avant d'aller passer des jours épiques au milieu de ceux qui les combattent.

XII

CE QUE SONT, DANS L'INTIMITÉ, LES GRANDS NOMADES DU DÉSERT. MOHAMDEL MAAMOUN ET LES REGUEIBAT

Novembre adoucissait le feu du ciel et ce n'était plus maintenant, dans la palmeraie d'Atar, qu'un très chaud été de Camargue. Et sensibles autant que nous à la clémence de la saison, les grands nomades accouraient de tout le désert vers le *Ksar*, dont les marchands, tapis dans la pénombre des cases, allaient en quelques jours les cribler de dettes qu'ils ne paieraient, et encore s'il plaisait à Dieu ! *Inch' Allah !* qu'au retour d'une *razzia* fructueuse.

Mais, qui ferait les frais de cette *razzia* dont on parlait à mots couverts dans les boutiques ? Les dissidents avec qui les acheteurs à crédit avaient à régler des comptes de chameaux volés en terri-

toire français ? Bien sûr, encore que tout soit bon à prendre, et n'importe où, qui permet à un guerrier sans peur d'apaiser un vil débiteur.

Et, dans cette foire aux denrées de première nécessité, et aussi aux captifs toujours nombreux à vendre, les nouvelles du désert étaient une marchandise de valeur. Ma case fut donc bientôt une manière d'officine où, attiré par les cadeaux que j'avais réussi à monter de Saint-Louis, défila tout ce qui compte dans les sables, d'hommes sérieusement informés.

Ils étaient introduits par un ascète boiteux, au visage triste et noble : Sid Ahmed, de la grande famille des Ahel Othman.

Ce prince, que Gouraud avait fait émir de l'Adrar, en 1909, fut déposé par nous en 1913, je vous l'ai dit, au profit de Ould Aïda, assassin du lieutenant Mussat en mars dernier.

— Si je boite ainsi, nous faisait Sid Ahmed en nous montrant une jambe infirme, c'est que Mohamdel Maamoun, le Maudit, m'a jeté le mauvais œil quand j'étais le meilleur coureur de l'Adrar. Mais nul encore aujourd'hui ne tire le fusil mieux que moi, et quel que soit l'homme qui me gifle, je le terrasse et je l'étrangle !...

Sid Ahmed, à qui l'on doit une raisonnable réparation, ne tardera pas à être réintégré dans les nobles fonctions émiraux qu'on n'aurait jamais dû lui enlever. Pour le moment, collaborateur

attentif et intelligent de l'homme venu de France, c'est la France qu'il veut servir en m'aidant à démasquer nos ennemis.



Voici d'abord le marabout de Smara, Mohamdel Maamoun, celui dont la figure haineuse sort d'une sorte de mirage sanglant.

On sait qu'il est de la race de nos irréductibles adversaires, Merebbi Rebo et Ma-El-Aïnin. Naguère, il vécut au Maroc, dans l'entourage du sultan Abd-El-Aziz, puis entra au service du brigand Raïssouli. Plus tard, on le trouve chez les Zaïane de la région de Taza, où il rencontra le grand marabout Cheikh-El-Ouali à qui il ne tarde pas à faire part de son projet de soulever les hommes du Sud contre les Français.

Le saint lui donne sa *baraka* et, avec cette bénédiction, une lettre qu'il montrera dans les grandes circonstances. Elle s'adresse à « la Djemmaa (1), des *Regueïbat*, luttant pour la voie de Dieu (sic) ».

« J'ai éprouvé de toutes les manières, y est-il dit, notre fils, l'honorable, le savant Cheikh Mohamdel Maamoun, qui combat pour la cause de Dieu. Je l'ai trouvé très résolu, très circonspect, très intelligent, très distingué et très généreux.

(1) *Djemmaa*, assemblée de notables.

« Qu'Allah, au nom de tous les musulmans, la récompense de tant de vertus, en ce bas monde et dans la vie future.

« Accordez-lui l'assistance qu'il vous demande pour le succès de son entreprise. »

Ceci se passe au temps où Abd-El-Krim nous fait encore tête au Maroc. Mohamdel Maamoun se voit déjà l'égal du chef riffain, quand celui-ci dépose les armes. Que va-t-il faire de son certificat, le marabout jaloux d'avoir un nom parmi les grands pirates des sables ?

Il attendra que l'heure propice se présente. Le saint homme s'installe donc, au cœur même du Rio-de-Oro, dans une *zaouïa* (1) fortifiée, près de Smara, où il se livre ostensiblement à la prière.

Ainsi devient-il peu à peu le modèle des marabouts guerriers auprès des nomades qui campent sous ses murs. Et, subitement, en mai 1931, Mohamdel Maamoun se décide à abattre son jeu.

La partie, il la joue contre nous, les cartes maintenant étalées.

Aussitôt, ses émissaires se mettent à parcourir le nord de la Mauritanie, invitant les guerriers *regueibat* à venir le rejoindre dans le Rio-de-Oro où se fera entendre la voix d'Allah.

Les premiers dissidents qu'ils convaincront se mettent en route et rencontrent Mohamdel à la

(1) *Zaouïa*, sorte de monastère.

guetta de Zemmour, à l'est de la possession espagnole, par 25° de latitude et 12° de longitude, où il a monté ses tentes. Et comme ils semblent d'abord le méconnaître, il les oblige à venir lui baiser la main, l'un après l'autre, ainsi qu'on le faisait à Ma-El-Aïnin, son parent.



Que veut-il ? Seulement conduire les Regueibat à la guerre sainte contre les Français.

— Soit, font les Regueibat, mais les Français sont bien armés. Combien pourra-t-on leur *razzier* de chameaux et de fusils ? Ne vaudrait-il pas mieux, au lieu d'aller attaquer leurs méharistes, se contenter de piller les tribus qui leur sont fidèles ?

On palabrait ainsi quand le miracle se produisit aussitôt après la prière du soir.

Un caillou triangulaire tomba du ciel devant les Regueibat émerveillés. D'une blancheur immaculée, il portait sur l'une de ses faces : « Celui-ci est le commandeur des croyants », et sur l'autre : « Celui-là est le commandeur des mortels ».

Alors, les Regueibat de se prosterner devant Mohamdel Maamoun, lui disant : « Seigneur, fais de nous ce que tu voudras ! ».

Ce à quoi le marabout répondit : « Je vous conduirai à l'extermination des Français ! »

Ils défilèrent devant lui, jetant chacun une car touche à ses pieds.

Puis, le lendemain, Mohamdel, prestidigitateur, marabout et guerrier, quitta le Rio-de-Oro pour la Mauritanie avec 126 Regueibat, armés de 126 fusils français et espagnols.

Le 7 septembre 1931, à Toujounine — encore appelé Chaïman dans certains documents officiels — ils réussirent à tuer 37 soldats français.

Cependant, Mohamdel Maamoun rejoignit Smara dans l'angoisse. N'avait-il pas perdu, dans l'agitation du combat sur le terrain de Toujounine, tous ses bagages : sa jumelle, son parapluie tom-pouce et son coran, qui se trouvent aujourd'hui dans le bureau du commandant Bouteil, à Atar, où il ne viendra pas les chercher ?

Perdre son coran, c'est perdre sa *baraka* et être voué à une mort prochaine !...

De sorte qu'il faut maintenant à l'infortuné Mohamdel d'innombrables tours de passe-passe et des flots d'éloquence sacrée pour convaincre les Regueibat de faire avec lui la guerre sainte.

A défaut de ces associés, c'est les Oulad-Delim, tribu de la zone espagnole, qu'il lança, en août dernier, contre les méharistes du capitaine Delange.

— Mohamdel Maamoun, dirent plus tard les Oulad-Delim aux Regueibat, est toujours le victorieux !...

Et les Regueibat de les croire. Car les Regueibat sont des ânes, et ce n'est pas moi qui vous le dis.



Oui, ces Regueibat sont des gens bien particuliers.

D'abord, ne cherchez pas leur position sur une carte du Sahara, elle serait fautive. On les trouve partout et nulle part, du 19° au 26° degrés de longitude, et ces nomades quittent parfois les frontières du Maroc pour aller abreuver leurs chameaux dans le Niger.

D'ouest à est, leur « terrain de parcours » a 1.200 kilomètres — la distance de Paris à Berlin — et 1.000 kilomètres du nord au sud.

Traités de lourdauds par les autres Maures, ils ne vivent que pour leurs chameaux dont ils cherchent à augmenter le nombre *par tous les moyens*.

— On peut, me disait Mamadou Ba, l'interprète du cercle d'Atar, qui les a longuement fréquentés, les comparer à un troupeau d'ânes. Aucun ne se soucie du voisin. Ils ne se consultent pas ; il n'y a chez eux ni chef, ni subordonné, chacun agit à sa guise !

« Ils sont facilement excitables par les marabouts, encore qu'ils se refusent à leur payer l'aumône légale des croyants.

« Pauvres derviches au sud de l'Anti-Atlas, commerçants avisés, pasteurs et voleurs de troupeaux en Mauritanie, ces ânes se transforment en lions dans le désert !...

— Ils font, ces ânes, comme les échos de la montagne, reprenait le noble Sid Ahmed. Incapables d'initiative, ils répètent les cris entendus !...

— Si, sur ta route, un Maure abat sa tente à ton approche, sois sûr que c'est un Regueïbat et que son fusil ne te ratera pas, si tu n'as pas tiré sur lui le premier, me disait un autre Maure.

— Et s'il te recevait sous sa tente noire, faisait encore un de mes amis, cet âne la laisserait tomber sur tes épaules et t'étoufferait, car les Regueïbat méprisent les lois de l'hospitalité !... »

Encore que ces nomades n'aient jamais pu être sérieusement recensés, on évalue leur nombre de 13.000 à 14.000, divisés en cinq grandes confédérations : les Oulad Ely ben Ahmed, les Oulad-Omor, les Ahel-Brahim, les Loubbohate et les El-Fogra, avec trente-deux sous-fractions qui sont autant de petites tribus.

Ils voient d'un mauvais œil quiconque se trouve sur leur parcours et lui volent ses chameaux, ses tentes et ses armes quand ils sont les plus forts. Ainsi, ces ânes possèdent-ils environ cent mille chameaux et près de quinze cents fusils de guerre.

Des armes, d'ailleurs, on s'en procure dans le désert avec une étonnante facilité.

Traversons le Rio-de-Oro dans la direction de la mer. Au cap Juby, à quelques centaines de mètres du fortin d'où ne sortent guère les Espagnols, un

marché d'armes fonctionne pour les pirates du désert.

Qu'un Regueibat ou un autre tueur de Français veuille un fusil, un marchand est là qui le lui cédera tout de suite contre des chameaux ou de l'argent.

Le *rebaïaa*, notre mousqueton à chargeur de trois cartouches, vaut 3.000 francs ; 3.500 francs le *tebourbouza*, mousqueton à cinq cartouches ; 1.500 francs seulement le *khoumasia*, qui est le mauser espagnol, et 500 francs l'*araouar*, notre vieux fusil Gras. Quant à la cartouche, qu'ils appellent *tamar*, on la paie rarement plus de deux francs.

Et ce commerce, alimenté par la contrebande et les prises que font les *rezzou*, est si régulier et si prospère que les autorités du cap Juby, m'affirment-elles, décidèrent, en août 1932, de percevoir une taxe de 50 pesetas sur tout fusil vendu aux Regueibat et autres Oulad-Delim qui se préparent à la guerre.



Ainsi sont les pirates aux voiles bleues et leurs chefs devant qui je me trouverai lorsque mon méhari m'aura conduit d'Atar à la frontière du Rio où m'attendent dans leur *sangate* les camarades d'un groupe nomade.

Veuille Allah qu'aucune tente noire ne s'abaisse précipitamment sur ma route !

XIII

SUR LA ROUTE DE LA PEUR VERS LE RIO-DE-ORO

Depuis près d'une semaine, le colonel Tranchant, dans son poste d'Atar, ne dissimulait pas son inquiétude. Un nouveau *razzi*, monté par Mohamd el Maamoun, se formait en effet dans le Rio-de-Oro — nous en étions absolument certains — et d'un moment à l'autre ce pouvait être son entrée en Mauritanie, coupant le cercle de l'Adrar de son ravitaillement qui était déjà fort précaire.

Or, le commandant militaire de la Mauritanie avait vu surgir auprès de lui un ami plus dangereux qu'un ennemi, le reporter venu de Paris pour partager la vie des méharistes et qui, possédé par une idée fixe, ne cessait de lui dire : « Mon colonel, quand partons-nous ? »

En vain, le colonel Tranchant me montrait-il les cartes barrées de flèches multicolores indiquant la

marche probable de l'ennemi qui semblait se diriger vers le groupe nomade auquel je voulais me joindre :

— Mais, lui disais-je, j'ai passé cinq ans de guerre dans la « Marsouille ». Et c'est faire un affront à un ancien marsouin que de croire qu'il a peur de vos coquins de Regueibat.

— Quand vous faisiez la guerre, vous étiez militaire, me répondait désespérément le colonel, mais aujourd'hui vous êtes civil et je suis chargé de veiller sur votre sécurité !

— Et si je parlais « en dissidence » ?...

Allez donc venir à bout d'un journaliste entêté !...

— Soit, m'annonça brusquement le colonel le 15 novembre dernier. Vous partirez demain à chameau pour le groupe nomade d'Atar, qui se trouve « quelque part dans la nature » à la frontière même du Rio-de-Oro, entre Char et Aouadi. Vous accompagnerez un renfort composé d'un lieutenant, d'un sous-lieutenant et de quelques hommes. S'il vous arrive quelque chose, avouez que vous l'aurez cherché !...

Et le commandant Bouteil, son adjoint, rédigea la note suivante :

COLONIE DE LA MAURITANIE

Détachement de l'Adrar

Ordre de mouvement N° 55 H.G.N.

Composition du détachement

Lieutenant Hecquet, sous-lieutenant Méchet et M. Jean Perrigault, journaliste au Matin. Un garde du G. N. d'Atar, deux tirailleurs, deux partisans.

Détachement sous le commandement du lieutenant Hecquet.

DIRECTION. — *Groupe nomade d'Atar.*

GUIDES. — *Deux partisans du cercle.*

EAU. — *Plein d'eau à Tenrharada.*

ITINÉRAIRE. — *Atar, Ksar-Teurchane, Tenrharada, est de Toujounine, Char, groupe nomade. Cet itinéraire devra être suivi rigoureusement.*

SÉCURITÉ. — *Toutes précautions utiles devront être prises pour assurer la sécurité du détachement qui sera éclairé par des partisans d'Atar.*

Carré formé sur une bonne position. Sentinelles de nuit. Service de quart par les Européens, etc.

Avant de nous mettre en route, nous dévalisons la cantine des tirailleurs des maigres choses

qu'elle renfermait encore, car nous savions par un S. O. S. de leur sans-fil que les camarades du groupe nomade manquaient, depuis quelques jours, des vivres les plus indispensables, le pain, le café et ce cher « pinard » que l'Intendance vend quinze francs le litre aux méharistes.



Pourquoi cette piste que vont suivre nos *méhara* pendant quatre jours, les Maures l'ont-ils appelée *Tericq el Khouf*, la route de la peur ?

N'était le soleil toujours dur, qui brûle nos bras et nos jambes nus et nous altère, rien ne semble redoutable sur les sables blonds de la palmeraie d'Atar qui s'étire, sur deux étapes, jusqu'au puits de Tenrharada.

Certes, un *mechbour* de Regueibat, petit *razzi* d'une dizaine d'hommes, a opéré la semaine dernière dans la région, râflant quelques troupeaux de chameaux. Mais nous sommes une demi-douzaine de bons fusils ; nous nous « éclairons » le jour et, durant la nuit qu'illumine d'ailleurs la lune, chacun prend son quart à tour de rôle, le mousqueton chargé, pendant que les compagnons dorment lovés dans une couverture, au fond du trou qu'ils ont creusé dans le sable.

Que les Regueibat ne viennent pas rôder autour des douze chameaux de notre détachement, car,

par Allah ! nous suivrions le conseil des hommes d'Atar. A cinquante mètres, aucun de nous ne ratait sa bouteille vide sur le champ de tir. Et ce sont là des choses que l'on connaît dans le désert. Les Regueibat s'écarteront de nous.

Pourquoi donc demande-t-il à retourner en arrière, ce convoyeur qui tire par la corde les onzième et douzième chameaux ?

Poursuivons notre route vers le nord. L'oasis est finie et c'est à l'assaut d'un plateau désertique que se lance le détachement. Tantôt, ce sera un sol caillouteux, où s'useront les pieds des dromadaires; tantôt une longue dune, barrant la piste ou venant mourir à ses pieds; de gigantesques promontoires de sable, trempant dans des salines desséchées, à 500 kilomètres de la mer.

Aucun puits, même pourri, jusqu'à la fin de notre voyage. Veillons sur l'eau dont, selon les ordres reçus, nous avons fait le plein des *guerbas* et des bidons à Tenrharada.

Voici pourtant, venant à notre rencontre, des hommes avec une longue file de chameaux chargés de barres de sel gemme qu'ils sont allés chercher à la *sebka* d'Idjil.

Ils meurent de soif, ayant percé en route leurs outres d'eau.

Et la loi du désert, qu'ils ne songent pas à nous demander de transgresser en leur faveur, veut que nous ne fassions rien pour eux.

Tant pis ! Bien que notre ration ait été calculée au plus juste, je verse entre leurs mains, tendues comme à la source, les deux litres tièdes d'un de mes bidons. Il m'arrivera ce qu'il m'arrivera !
Inch, Allah !

...Autour de nous, le désert rejette les innombrables ossements de ses victimes, hommes et bêtes.

— *Mat Regueibat !* Le dos du Regueibat ! fait l'un de nos hommes en frémissant.

Ce qu'il désigne n'est pas la chaîne de vertèbres que viennent de piétiner nos *méhara*, mais le paysage sévère qui nous entoure et les centaines de squelettes qui ont donné ce nom : *mat Regueibat*, au tronçon de la route de la peur qui, marquée par les traces des chameaux des *razzi*, longe pendant 30 kilomètres la frontière du Rio-de-Oro.

Là sont tombés, sur le chemin du retour, les assassins...

On consulte la carte et on s'aperçoit soudain que l'on foule des sables qu'inonda si souvent, depuis quelques années, le sang de nos frères. A droite, sont Toujounine, où nous perdîmes, l'an dernier, le lieutenant Blanc et 37 hommes ; Chreïrick, où tombèrent en héros le lieutenant Bédrines et 23 méharistes ; Lekdim : 17 tués ; Tréfia, qui vit la mort du capitaine de Girval et de 17 tirailleurs, après un siège de trois jours, au cours duquel on dut ponctionner la panse des cha-

meaux tués, pour en tirer un peu d'eau et boire... ; Bou-Garn et tant d'autres cimetières perdus.

Nous comprenons pourquoi s'était enfui lâchement le convoyeur...



La tempête de sable tomba sur nous un peu avant 10 heures, au sommet d'une dune de Mat Regueibat.

Nous la vîmes monter de l'est vers le soleil, le voiler, et bientôt toute la dune fuma sous sa fureur brûlante.

Debout au pied d'un épineux, n'osant pas nous étendre de peur d'être ensevelis vivants, enveloppés de toiles de tente, nous essayâmes les rafales qui nous couvraient de poussière rouge. Elle envahit nos yeux et notre bouche et, quand le lieutenant Hecquet, promu « cuistot » pour la durée de l'expédition, eut fait chauffer dans l'ouragan nos boîtes de « singe », ce fut surtout du sable que nous mangeâmes sans appétit.

Vers le soir, le vent cessa. Les traces des chameaux qui jalonnaient la piste avaient complètement disparu et nous aurions été perdus sans Ould Mayoud, notre guide.

Rien n'égale la finesse de ces hommes habitués aux traîtrises du désert. Regardez-les, penchés sur la sente sablonneuse. Dans cette large marque, un peu plus profonde à l'emplacement des deux

ongles, l'un d'eux verra la semelle d'un chameau de Regueibat, usée par le contact avec les pierres; d'un chameau d'Oulad-Delim, habitué à marcher dans le sable fin et doux; d'une chamelle pleine, que sa grosseur rend pesante.

— La bête qui a passé ici, vous dira-t-il, est la grande chamelle blanche d'Ali-Babou !...

Et jamais il ne se trompera, pas même sur les traces d'un homme.

Un officier d'un groupe nomade portait toute la barbe il y a dix mois, au moment de son départ en congé. Quand il revint, l'autre semaine, entièrement glabre, à son G. N. :

— Bonjour, dit-il au brigadier-chef des gardes maures; comment vas-tu ?....

— Bonjour, répondit le Maure; je vais bien; mais comment t'appelles-tu ?

— Lieutenant Untel !...

— Je ne te reconnais pas. Mais, attends, je vais regarder tes traces. Tu ne mens pas; oui, c'est bien toi !..



Ould Mayoul, le guide-pisteur, nous remit en bonne route et, le lendemain, une montagne en forme de bourguignotte noire — le *guelb* de Char — se dessina très loin au nord.

A son pied, nous savions trouver de l'eau, au sein de la minuscule oasis que, centurion nomade, Psichari atteignit facilement avant nous, à une époque où la Mauritanie redoutait la puissance de nos armes.

Avant le soir, nous nous étendîmes, exténués, sous l'ombre dense de ses dattiers, autour du puits où des captifs du Rio-de-Oro et des goumiers de chez nous tiraient de l'eau pour les dromadaires.

Un étroit défilé de roches branlantes, au fond de sable doré, prolongeait l'oasis vers l'ouest, où le désert s'étalait nu.

C'était la terre maudite du Rio.

Car les tentes basses et les fortifications légères que nous apercevions déjà, celles du groupe nomade d'Atar, se trouvaient exactement à la limite idéale tracée dans la nature entre la colonie de la Mauritanie et le repaire des bandits.

XIV

FACE AUX BANDITS DU NORD

Dans cet immense désert, sans nul relief, si désolé que le mirage de midi n'arrive pas même à y planter un arbre à l'horizon, où finit la Mauritanie, où commence le Rio-de-Oro ?

Est-ce en avant ou en arrière du lieu où je me trouve qu'il passe, le pointillé prétentieux des cartes sahariennes, qui marque la frontière théorique entre les deux possessions française et espagnole ?

Les pillards des rezzou ne s'en soucient guère et les vaillants garçons, routiers de cette mer de sable, que sont nos méharistes, ne portent pas dans leur *agrab* (1) un sextant pour prendre la

(1) *Agrab*, cartouchière maure.

hauteur du soleil ou des étoiles et faire le point, mais des cartouches.

Cependant, le groupe nomade d'Atar, dont je venais d'atteindre la *sangaie*, entre l'oasis de Char et le puits d'Aouadi, le 19 novembre 1932, se croyait à la limite exacte du territoire français.

Il y attendait l'ennemi d'en face.

Et il y avait ceci de poignant, dans le cas de nos méharistes, équipés en grands corsaires contre les pirates des sables et mobiles autant, sinon plus, qu'eux, qu'ils devaient maintenant, pour respecter les conventions internationales et les ordres sévères reçus de Saint-Louis-du-Sénégal, laisser le malfaiteur leur sauter à la gorge !..

Pour ces hommes qui avaient vu, tout le long de la « route de la peur », le prix de cette stupéfiante obligation, marqué par les squelettes blanchis de tant de braves de chez nous, c'était, je le savais, matière aux pires folies.

S'en abstenant, ils attendaient, l'arme prête et ayant fait le sacrifice de leur vie, l'ennemi, sur qui les renseignements contradictoires abondaient, les uns le voyant descendre rapidement vers nous, renforcé par trois déserteurs allemands de la légion étrangère et de nombreux dissidents marocains, sans emploi depuis l'avance de nos troupes dans l'oued Draa ; les autres affirmant que Mohamdel Maamoun était mort et ses partisans dispersés.

Mais, de ces deux informations, on souhaitait

que la première fût la bonne. Une ardeur admirable animait tous les nôtres, officiers et sous-officiers français, tirailleurs sénégalais et gardes maures, une soif de vengeance au lendemain de tant d'assassinats.

C'est Lorties, un lieutenant à la témérité toute sportive, qui les commande avec Poletti, Hecquet, Cassagnaud, Méchet, Aubinière, des camarades de son grade; Centofanti, Panchetti, Podevin, Leray, Tallet, Bombaud, Pernot, Mondolini, Jacollet, sous-officiers dont la bravoure fut si souvent mise à l'épreuve.

La *sangaïe*, installée là depuis une semaine, ne comprenait pas moins de trois points d'appui, quatre mitrailleuses, neuf fusils-mitrailleurs, balayant le désert; des tranchées creusées dans le sable, au fond desquelles un écrivain lui-même devrait accepter de passer plusieurs nuits; un réseau Brun et une ceinture de branches épineuses.

Que pouvaient faire les Regueibat contre une telle fortification? Se déchirer les membres à ses défenses, mais les franchir un matin que le vent de sable aura encrassé les fragiles armes automatiques, et saigner comme des cabris les tirailleurs, moins souples qu'eux dans le corps à corps; les trop jeunes tirailleurs sans instruction que l'on avait dû mettre en ligne depuis que l'ordre était venu de renvoyer, le même jour, ceux des classes 30 et 31.

Ces hommes, que l'on rendait à leurs villages de

la brousse, savaient, dans la bataille, répondre victorieusement à la fusillade du dissident, ainsi qu'à ses injures dignes des héros d'Homère.

— Tiens, voilà du thé ! hurlait le Maure.

— Tiens, voilà du sucre ! répondait le Sénégalais en visant son adversaire à la tête.

— Toi, y en a manger chien ! Ouaou, ouaou !...

Et le tirailleur, fétichiste et mangeur de chiens sacrifiés à ses dieux, de riposter :

— Si moi y en a manger chien, moi y en a moyen manger toi !...

Que vaudraient les tirailleurs novices contre les vieux guerriers du Rio-de-Oro ? Et ne faudrait-il pas qu'ils soutinssent seuls le plus rude de l'attaque, les seize blancs que nous allions être, pendant quelques jours, au groupe nomade ?

C'est pourquoi j'ai mon poste de combat dans la tranchée où, chaque nuit, à l'heure où c'est mon tour de prendre le quart sous les étoiles, me hantent des souvenirs tragiques que quatorze années de vie civile ne parviennent pas à effacer.



Le lever du jour écarte pour douze heures la menace de l'ennemi prudent, qui ne se risquera pas maintenant dans la plaine nue.

Que faire, en attendant la nuit prochaine ? Les uns s'emploient à l'instruction des recrues ; d'autres lisent et d'autres m'accompagnent à travers l'étrange village qu'est, en plein jour, un groupe nomade.

Voici le camp des gardes maures, fortifié en dehors de la *sangaïe*, où chaque guerrier a sa famille sous la tente noire.

Cette *smala*, aux femmes trop parées qui s'enfouiront dans le sable si l'on se bat, est aujourd'hui le centre du désert. Dangereux voisins, curieux ou plus probablement espions, s'y pressent cent nomades dont les gardes sont plus ou moins les petits cousins.

Ceux-ci, marchands de chameaux, offrent des dromadaires dont le lieutenant Lorties éprouve la vigueur avec trois hommes sur leur échine, avant d'entamer la longue palabre qui se terminera par leur achat au prix de 500 francs la bête.

Le chef berger du groupe nomade — qui, sentant fortement le bouc, capture aisément les biches et fait le bonheur des popotes — et le lieutenant impriment aussitôt sur la croupe des bêtes la marque au fer rouge du G. N.

Entre le déjeuner et une séance de tir aux bouteilles vides — une bonne manière d'utiliser les restes — prenons le thé vert avec ceux dont la renommée du désert nous fit connaître les exploits.

Écoutons d'abord Ould Kerkoub, magnifique

guerrier bleu et fidèle brigadier-chef, bien que beau-frère par alliance de feu Ould Aïda, l'émir félon de l'Adrar.

Il a, depuis l'âge de 13 ans, pris part à plus de cent affaires, contre nous ou avec nous, et son premier *razzi* eut lieu l'année « de la soumission » — en 1909 — contre les méharistes du colonel Gouraud. Il fut de ceux qui tuèrent le capitaine Bablon.

Il est aujourd'hui avec nous pour toujours, affirme-t-il comme l'eût fait, il y a six mois, avant l'assassinat du lieutenant Mussat, son collègue de l'autre groupe nomade Cheikh El Kory, aujourd'hui chef parmi les Regueibat.

Interrompons pourtant ses vantardises. Peu nous importe qu'il ait pris, non loin d'Akjoujt, un troupeau de 300 autruches pour un *razzi* de 500 hommes. Ce que nous voulons savoir de lui est tout autre.

Il a vu Mohamdel Maamoun, monté sur son chameau blanc. Que pense-t-il de ce marabout ?

— C'est un homme qui fait des *rezzou* !...

Paroles prudentes et peu compromettantes que je relève sévèrement.

— Pourquoi, fait-il alors, t'entretiendrais-je de choses que les Français ne comprendront jamais ? Vois : ils ont mis à prix 1.000 francs la tête de Mohamdel Maamoun ; or, sais-tu combien Mohamdel a offert de la mienne qui n'appartient qu'à un

pauvre guerrier? Vingt chameaux ou 10.000 francs! Vous avez tort de ne pas craindre vos ennemis!

« Ecoute encore. Crois-tu qu'il n'est pas indigne d'un Français et d'un Maure d'attendre l'attaque des *razzieurs* au lieu de courir à leur rencontre ? »

« Or, c'est ce que nous faisons ici ! »

Autour de lui, les officiers du groupe nomade demeuraient silencieux et je songeais que les paroles d'Ould Kerkoub me rappelaient singulièrement celles d'Ould Déïd, l'émir du Trarza, lorsque, six semaines plus tôt, il me reçut à son *mashar*.

— Veux-tu, continua Ould Kerkoub, rendre un grand service à la France ? Porte au gouverneur de la Mauritanie la lettre que je te remettrai.

— Que contient-elle ?...

— La vérité sur la situation.

— Rien que la vérité ?

— La vérité seulement !



Elles passent, rapides, les heures de mes quatre journées dans la *sangaie* des méharistes. Qu'apprendrai-je de leurs faits d'armes ? Rien par eux.

Mais je sais que le lieutenant Lorties, il y a deux ans, quand il servait aux méharistes du Soudan, entre Araouane et Tombouctou, attaqué

avec 30 hommes par 78 Regueibat, aussi bien armés que lui, leur résista d'abord victorieusement, puis les dispersa dans le désert, après une poursuite de 200 kilomètres qui lui valut la croix à 25 ans.

Que la même année, accompagné de 75 hommes, il châtia sévèrement, dans le même secteur, 100 autres Regueibat qui s'enfuyaient vers le Rio-de-Oro, riches de captifs noirs et de troupeaux volés.

Deux citations le récompensèrent :

« Jeune officier méhariste plein d'allant et de courage. Attaqué au pâturage alors qu'il était seul Européen, a organisé la défense avec beaucoup de science. A soutenu un dur combat de cinq heures sans que l'ennemi pût entamer ni sa troupe, ni son troupeau. »

« Officier méhariste de première valeur, qui s'était déjà révélé au combat du 3 août 1930, vient encore de faire preuve d'un cran et d'une énergie remarquables au cours de la poursuite d'un razzi, dans laquelle il a déployé une science méhariste remarquable et un grand esprit de décision. A accroché deux fois les razzieurs, à Bou-Djebha et à In-Echaye, et leur a infligé des pertes en hommes et en animaux, les rejetant, démoralisés et sans vivres, dans une région sans eau, et reprenant toutes leurs prises. »

Quant au lieutenant Poletti, le compagnon

héroïque de Lorties, il était titulaire de cette citation :

« A fait preuve d'audace en attaquant, avec 8 tirailleurs et 3 partisans, un fort razzi de 100 fusils. »

Le razzi, composé en réalité de 120 bandits commandés par le chef Omar, descendait pour piller des populations paisibles. Poletti fonça sur ses traces et l'attaqua. A la fin de ce combat épique, les razzieurs en fuite laissaient sur le terrain 54 cadavres et toutes leurs prises.

Et c'est ce même Poletti qui, l'an dernier, au combat de Toujounine, où périt le lieutenant Blanc, sauvera son autre camarade Lorinet par une intervention audacieuse qui permit peut-être aux nôtres d'éviter un massacre complet.



Hier soir, notre petit poste de T.S.F. a transmis deux ordres, l'un pour les méharistes, l'autre pour moi.

Celui qui me concerne m'enjoint de regagner Atar au plus tôt. Sans doute, le razzi se fait-il plus pressant et ma fameuse sécurité est-elle en cause !

L'autre prescrit au groupe nomade de changer l'emplacement de sa *sangaïe*, qui devrait aller s'installer plus au nord-ouest, à Aouadi.

... Au petit jour, les hommes sortirent des tranchées et les tentes des gardes furent abattues par leurs compagnes.

Le clairon sonna. Les dromadaires se dressèrent et reçurent selles et charges.

— En avant ! cria le lieutenant Lorties.

Et je les vis disparaître dans la brume qui se levait du désert refroidi, cependant qu'en compagnie d'une trentaine de soldats noirs démobilisables, j'allais, sur mon chameau, reprendre, vers Atar, l'obsédante route de la peur.

BLOQUÉS DANS ATAR PAR LA
MENACE D'UN « RAZZI »

Nous avons quitté le Rio-de-Oro le 22 novembre, à 6 h. 30 du matin, et les Européens d'Atar ne nous attendaient guère avant le 26, quand le 24, à 16 h. 30, ils entendirent une fusillade. C'était nous qui, après avoir doublé les étapes sur la « route de la peur », déchargions nos armes en l'air à notre entrée dans l'oasis.

Le détachement était donc revenu à toute allure, précédé par les tirailleurs démobilisables qui, marchant cependant à pied, abattirent 135 kilomètres en moins de trois jours.

Qu'aurais-je pu souhaiter de mieux ? Un convoi automobile quitterait Atar en direction de Nouakchott et Rosso, le 29 novembre. Grâce à lui, je pourrais être à Saint-Louis-du-Sénégal le

7 décembre et m'embarquer le 14 à Dakar sur le *Djenné*. Ah ! le bon lit que j'y trouverais, et ces bonnes boissons glacées, et cette table ! Tenez : du raisin doré et de belles poires fondantes, du foie gras et aussi de la langouste à l'armoricaine ! Quel rêve quand on se trouve encore dans le désert !

Et voici que, des cases d'Atar, sortent, le colonel Tranchant en tête, les Européens alertés par nos coups de fusil. Ils entourent le journaliste qui, sur son chameau, a le visage tanné d'un pirate barbaresque.

— Pauvre vieux ! font-ils.

En vérité, pourquoi me plaignent-ils, moi qui viens de passer des jours inoubliables ?

— Pauvre vieux, continuent-ils, ce n'était pas la peine d'aller si vite, car vous n'êtes pas près de nous quitter...

— Pourquoi ?

— Parce que, fait le colonel Tranchant, nous sommes bloqués dans Atar par un *razzi* et que les autos ne circulent plus.



Il descendait du Rio-de-Oro, le *razzi* de Mohamdel Maamoun, composé de guerriers Oulad-Delim et Regueibat, et on l'avait signalé le 21 novembre à 90 kilomètres dans le nord-est de Port-Etienne,

semblant se diriger vers le groupe nomade du Trarza.

Les avions alertés patrouillent à l'intérieur de la Mauritanie et ne voient évidemment rien de suspect, puisque le razi se trouve encore dans le Rio.

Le 27 novembre, grosse alerte, si grosse même que nous recevons des autorités de Dakar un radio nous demandant quelles sont nos pertes. Et comme nous tardons à répondre, un deuxième radio précise : « *Est-il exact que le groupe nomade du Trarza ait eu quarante-neuf tués ?* »

Fausse nouvelle. L'hécatombe du 18 août 1932, à Moutounsi, ne s'est pas encore renouvelée. Le groupe du Trarza, à qui il est défendu d'aller au-devant de l'ennemi, attend toujours dans sa *sangaïe* que le razi tire le premier.

Mais qu'on prenne garde, car le 2 décembre, un émissaire secret apportera au colonel Tranchant une lettre des hommes du razi.

La voici :

« *Ely ould Moïchane, des Lekliga ; Ahmed ould Ely, des ould Bamar ; Sidi Mohamed ould Omar, ould M'Bareck, des Serahna ; Ahmed ould Yar'ah, des Oulad Tegueddi, et la totalité de la Djemmaa des Oulad Delim du Cercle de l'Adrar.*

« *Nous restons attachés à la convention qui nous unit, nous y sommes même plus attachés que précédemment. Et il en sera ainsi, que nous soyons près ou loin de vous.*

« Mais, les Trarza, ou plutôt les Euleb, nous ont fait ce que vous savez. Les jours se suivent, tantôt favorables, tantôt défavorables. Telle est la situation qui a existé depuis toujours entre les Euleb et nous.

« Nous n'avons voulu atteindre que les Euleb.

« La preuve, c'est que nous avons évité les Men Othman (guerriers de l'Adrar) les Oulad Ahmed Ben Daman, ainsi que les pelotons. Nous sommes allés droit à nos ennemis. Ceux-ci ayant su que nous arrivions se sont portés à la rencontre du groupe adverse. L'action s'est déroulée en terrain découvert — à Moutounsi — ; les partis ennemis étaient face à face ; aucun d'eux ne s'est dérobé à la lutte. Il est arrivé ce qui est arrivé. Gloire à Allah !

« Nous ne voulons que la paix et l'amitié.

« Le calomniateur détruit en une heure ce qu'un magicien ne détruirait pas en un an.

« Méfiez-vous de ceux qui calomnient, car ils ne poussent qu'à la guerre et ne poussent à la guerre que les gens maudits.

« Dieu a dit à ce sujet : Satan est l'ennemi des hommes que les hommes considèrent comme un ennemi.

« Salut ! 25 Lebiadih III. — 1351. »

Ainsi se vantaient les Oulad-Delim, de leur victoire de Moutounsi qui nous coûta Patrick de Mac-

Mahon et cinq sous-officiers. Ils n'avaient voulu, disaient-ils, atteindre que les Euleb, ces gardes d'une tribu du Trarza, qui sont incorporés au groupe nomade du capitaine Delange et qui ont de vieilles querelles de chameaux volés à régler avec les pirates du Rio-de-Oro.

Incontestablement, cette lettre cynique précédait de peu une nouvelle attaque sur le groupe nomade du Trarza.

Pour combien de temps sommes-nous bloqués dans Atar ? En de très récentes circonstances, le poste fut, pendant près de deux mois, privé de communications, même postales, avec le sud de la Mauritanie.

Recueillons-nous et attendons.



Le 30 novembre, une nouvelle fusillade éclate dans l'oasis d'Atar et la population du Ksar, tout entière, aux « you-you » aigus des femmes, se précipite vers des hommes armés marchant en tête de plusieurs centaines de dromadaires.

Ce n'est pas le *razzi* de Mohamdel Maamoun, qui tombera sur nous plus à l'ouest, mais le *contre-razzi* du chef Ely Ould M'Haïmed, revenant de faire une petite expédition punitive contre ses vieux ennemis personnels, les Regueibat. Ainsi, les indigènes que nous armons suppléent-ils trop souvent nos forces régulières à qui, nous avons pu

le constater, il demeure interdit de se livrer à l'offensive.

Le chef Ely avait quitté discrètement Atar le 1^{er} novembre avec 115 guerriers pourvus de mousquetons français, et, après avoir suivi à la trace les dissidents nomades dans le nord de la Mauritanie, il les avait attaqués et leur avait pris ou repris environ 700 chameaux, dont quelques-uns avaient été volés dans le courant de l'année aux populations fidèles. Il s'était également emparé d'une demi-douzaine de captifs noirs.

Les guerriers souffrirent de la soif à tel point qu'après avoir passé trois jours sans eau ils durent tuer vingt chameaux et boire leur sang, ainsi que le liquide renfermé dans la panse.

Mais ils sont fiers et les voilà riches. Fiers d'avoir tiré des Regueibat, une magnifique vengeance ; riches de trois beaux chameaux par combattant.

Et les marchands du Ksar d'accourir. Ils vont payer leurs dettes et en contracter d'autres. Un guerrier, armé et vainqueur, est un roi. Un roi dépense sans compter !

Pas si vite !

— *Bichor ! bichor !* (1) est obligé de leur crier le commandant Bouteil, qui vient de recevoir des

(1) *Bichor !* doucement ! Expression maure que l'on entend sans cesse.

instructions formelles de Saint-Louis-du-Sénégal. Car l'administration civile de la Mauritanie vient de décider de mettre sous séquestre les captures du chef Ely et de ses hommes !

Je vois le vieux chef serrer les poings :

Ces chameaux, dit-il, il les a pris à l'ennemi. La coutume ancestrale du pays veut qu'ils lui appartiennent comme les captifs noirs. Pourquoi les Français le priveraient-ils d'un bien qu'il ne doit qu'à son courage ?

Va-t-il, pour protester, partir avec ses guerriers et ses chameaux et rejoindre, en dissidence, les Regueibat, comme le firent déjà tant d'autres mécontents ?

N'allons-nous pas, une fois de plus, être victimes des conceptions d'une administration centrale, qui réside à plus de 800 kilomètres de nous, qui ne sait rien des choses du désert, et dont le principal souci est de faire rentrer le plus d'argent possible dans ses caisses ? Séquestrer des chameaux pour les mettre en vente ! Mais qui les nourrirait, et avec quoi ? Qui les achèterait ? Et quel coup de tête le chef Ely ne va-t-il pas faire maintenant ?

Il partirait, si le commandant Bouteil, appliquant sagement la maxime de Gallieni : « Le bon sens prime le règlement », n'avait pris sur lui de déclarer impolitique et inexécutable l'ordre des autorités de Saint-Louis.

Ely gardera ses prises et nous pourrions compter sur sa collaboration intéressée quand le besoin se fera sentir de donner une nouvelle leçon aux Regueibat.



Est-ce l'effet de l'heureux *contre-razzi* du chef Ely ? Toujours est-il que, le 2 décembre, on reçoit à Atar une dépêche du groupe nomade que je viens de quitter. Mohamdel Maamoun, y est-il dit, n'arrivant pas à entraîner assez de Regueibat contre les Français, renoncerait pour le moment à son *razzi* qu'il ne monterait qu'après le jeûne du Ramadan, c'est-à-dire dans deux mois.

Qui croire ? Puisque, d'une autre source très sûre, on annonce, le 5 décembre, que Mohamdel Maamoun est, avec 350 fusils, au pâturage de Kénouaka, dans le Rio-de-Oro, à 200 kilomètres d'Akjoujt, et que ses éclaireurs commencent à descendre sur la Mauritanie.

Ah ! si notre aviation pouvait pousser une pointe jusqu'à ce Kénouaka ! Il n'y faut pas compter, puisqu'il est interdit à nos forces militaires, aériennes et terrestres, de franchir la frontière voisine !

Le 6 décembre 1932, le colonel Tranchant prend une grave décision. Nous partirons le lendemain, lui et moi, pour Akjoujt, Nouakchott et Saint-Louis-du-Sénégal, avec deux voitures, dont l'une sera remplie de tirailleurs armés.

Nous passerons ou nous ne passerons pas.

Si nous passons, le colonel pourra s'entendre à Saint-Louis avec les autorités civiles de la Mauritanie, pour tenter de mettre fin à une situation lamentable. Quant à moi, je m'embarquerai le 14 décembre sur le *Djenné* et me trouverai à Paris avant Noël.

Le public français a appris, par une dépêche, que le 7 décembre, les éclaireurs du *razzi* surprirent et tuèrent, près d'Akjoujt, sept hommes du groupe nomade du Trarza, ne laissant échapper que le garde Salem Ould Amar, qui parvint à Akjoujt en même temps que nous.

Le *razzi* tombait donc sur la Mauritanie.

Alors, nous demandâmes à nos voitures un effort héroïque et, pendant que le colonel Tranchant s'installait à Saint-Louis-du-Sénégal, je partais pour Dakar et la France, où je tenterais de donner une conclusion pratique à cette enquête.

PACIFIER LA MAURITANIE
C'EST SAUVER TOUT NOTRE EMPIRE NOIR

Le 14 décembre dernier, sur le pont du *Djenné* qui allait quitter Dakar pour la France, le général Freydenberg, commandant supérieur des troupes de l'A.O.F., ne me posa qu'une question :

— Que pensez-vous de la situation en Mauritanie ?

— Je pense, lui répondis-je, que nous ne sommes pas loin d'y perdre la face !

— La face ! fit le général ; mais il y a longtemps déjà que nous l'y avons perdue !...

J'avais, pendant plus de deux mois, vu trembler de colère et pleurer de découragement les hommes inaccessibles à la peur que sont nos soldats coloniaux.

Cette alerte incessante dans quoi ils vivent toute l'année, j'en avais connu avec eux les heures mor-

telles, face à un ennemi dont il leur est interdit de faire avorter la menace. N'avions-nous pas aussi compté ensemble, sur les sables du désert, les ossements de tant de braves que l'on a si rarement vengés ?

Et, dans un pays où seule est respectée la puissance des armes, on voyait les chefs maures et leurs guerriers, hier encore fidèles, aujourd'hui étonnés et méprisants, regarder vers le nord, où les hommes des *rezzou* attendaient des renforts.

D'autres, partisans ou gardes méharistes, désertaient nos formations, contraintes à l'inaction, et se préparaient à partir en *contre-razzi*, pour aller châtier, dans le Rio-de-Oro ou dans les régions éloignées de la Mauritanie, ceux qui leur avaient tué des frères.

— Que la France se retire de l'affaire et nous laisse agir à sa place ! m'avait dit l'émir Ould Déid...

Il n'était pas jusqu'à nos sujets noirs du Sénégal et du Soudan qui ne prissent peur, eux que les *rezzou* vainqueurs avaient, pendant des siècles, emmenés en esclavage. Combien de ces malheureux n'avaient-ils pas, en plein *xx^e* siècle, été entraînés derrière les chameaux des pirates, pour être vendus sur les marchés du Rio ! Et il ne s'était pas toujours trouvé un commandant Bouteil pour les arracher au *razzi*.

Oui, nous avons perdu la face.

Que faudrait-il pour que la Mauritanie redevînt ce qu'elle était il y a quelques années : la marche inviolable de notre empire noir ?

Tout d'abord, une entente avec l'Espagne.

Regardez la carte. Les combats de Moutounsi, de Tréfia, de Toujounine, d'El-Beyed, etc... se sont passés à proximité de la frontière du Rio-de-Oro, menés par des *rezzou* qui, formés et armés sur le territoire de nos voisins, ont pu franchir, parfois en moins de trente heures, la zone qui les séparait de nos groupes nomades et, leur mauvais coup réussi, s'enfuir de toute la vitesse de leurs *méhara*, en direction de leur repaire.

Et, comme il faut souvent suivre un *razzi* pendant 300 kilomètres avant de le rejoindre et de le battre, le châtiment épargne toujours ceux qui n'ont que vingt lieues à faire pour s'y soustraire.

Il importerait donc que l'Espagne, qui n'entretient à l'intérieur du Rio-de-Oro ni armée ni police, nous accordât le droit d'y poursuivre les brigands dont elle n'a pu empêcher la descente vers nos pays.

Il faudrait — surtout en période de *razzi* — que nos avions militaires pussent régulièrement franchir la frontière, afin de reconnaître la marche d'un ennemi qui ne doit ses succès qu'à la surprise.

Et nous ne devrions pas même être obligés de prier le grand peuple voisin de fermer le marché aux armes qui, à Cap-Juby, n'a pour chalands que des assassins.

Cette collaboration franco-espagnole, dont les premières bases n'ont pas encore été jetées, devrait faire l'objet de négociations immédiates.

Mais, à défaut d'un accord entre Paris et Madrid, que peut-on tenter pour que cessent au plus tôt le massacre de nos soldats et le pillage de nos populations ?

Les vieux coloniaux vous diront que la Mauritanie, pacifiée par Gouraud en 1909, resta, jusqu'à ces dernières années, un pays où nous ne perdions pas un homme. On y pratiquait alors une politique d'apprivoisement des grands nomades, où l'habileté le disputait à la fermeté. Par des cadeaux intelligents et nombreux, par des invitations fréquentes à de longs séjours à Saint-Louis-du-Sénégal — la Capoue noire, aux délices appréciées des hommes du désert, — nous nous étions fait, parmi les chefs maures, une clientèle fidèle autant qu'intéressée.

Ce temps n'est plus.

La Mauritanie, devenue colonie, possède maintenant une administration civile, aux rouages indispensables sans doute, mais coûteux, qui siège loin de ses administrés.

Elle a un budget à nourrir. Et n'est-ce pas pour

l'augmenter de quelques milliers de francs que l'on voulait, l'autre jour, mettre sous séquestre les chameaux de prise du chef Ely et créer inconsciemment de nouveaux dissidents ?

Combien de fois n'ai-je pas entendu déplorer par ses gestionnaires la pauvreté de ce budget ?

Elle les obligeait à de sordides économies, incomprises de ces grands seigneurs mendiants que sont les chefs nomades.

Elle imposait à nos groupes nomades une tactique où le sang versé remplacerait l'argent épargné.

Le prix de l'essence réduisait à presque rien les possibilités de l'aviation et des services automobiles. Et si nos méharistes ne pouvaient pas entreprendre, dans le nord de la Mauritanie, les grandes opérations de police pour lesquelles ils ont été créés, c'était parce que l'on redoutait d'avoir à dépenser trop d'argent pour leur lointain ravitaillement.

Maintes fois, les commandants des groupes nomades, après les rencontres désastreuses avec un ennemi aussi bien armé qu'eux, ont réclamé des autos-mitrailleuses sur chenilles, engins rapides et efficaces, qui peuvent passer à peu près partout dans le désert. Le ministère de la guerre pouvait fournir cet armement, mais la Mauritanie se déclarait incapable de supporter cette charge nouvelle : le prix de l'essence.

De même qu'elle ne voyait aucun moyen de se procurer le million nécessaire à l'édification et à l'entretien, sur les rochers de la Kœdia d'Idjil — à 200 kilomètres au nord d'Atar, — d'un poste qui rendrait impossible la descente des rezzou regueïbat et donnerait à réfléchir aux rebelles chassés du sud-marocain.

...Comme si toutes les colonies de notre empire noir, que menacent à travers la Mauritanie les capteurs d'esclaves, ne devraient pas s'entendre, afin de pourvoir généreusement aux besoins des héros qui veillent à leurs marches.

POST-SCRIPTUM :

Le Matin a publié, le 22 janvier 1933, l'information suivante :

DEUX REZZOU EN MAURITANIE

L'un est battu entre Akjoujt et Atar

L'autre coupe les fils télégraphiques

Une dépêche Havas du 20 janvier relate qu'un razzi annoncé sur Akjoujt a été disloqué et qu'un autre razzi de 60 Oulad-Delim a coupé les fils du télégraphe entre Aleg et Moudjéria.

Le razi qui descendait sur Akjoujt était celui de Mohamdel Maamoun qui bloqua dans Atar notre collaborateur Jean Perrigault.

Des renseignements que nous avons pu recueillir hier, il résulte que les hommes de Mohamdel Maamoun, formés en deux colonnes, s'avancèrent en Mauritanie jusqu'à 30 kilomètres d'Akjoujt et 50 kilomètres d'Atar.

Ils s'y heurtèrent à nos groupes nomades considérablement renforcés, et le 12 janvier, à Arilach, dans l'ouest d'Atar, les méharistes du lieutenant Lorties battirent Mohamdel Maamoun qui s'enfuit vers le Rio-de-Oro, laissant quatorze cadavres sur le terrain.

On ne possède encore aucun renseignement complémentaire sur l'autre razi qui opéra entre Aleg et Moudjéria, dans une région voisine du Sénégal que l'on croyait à l'abri des incursions des razzieurs.



Quelques jours avant la parution de cet ouvrage, deux importantes nouvelles nous sont parvenues qui nous ont prouvé que notre expédition en Mauritanie avait eu quelques résultats tangibles.

Une première lettre nous apprenait que les groupes nomades avaient été pourvus d'automitrailleuses.

Une seconde nous annonçait l'occupation tant désirée de la Kœdia d'Idjil par le commandant Bouteil et le capitaine Palud, chef du poste de Chinguetti. A la suite de ce succès, le groupe nomade de Chinguetti est devenu celui de la Kœdia d'Idjil.

La même lettre mentionnait une convention passée avec les principaux groupements reguebats, à la suite de quoi les Oulad-Delim se tenaient provisoirement tranquilles, cependant que Mohamdel Maamoum ne faisait plus momentanément parler de lui.

FIN

TABLE DES MATIÈRES

	PAGES
A l'horizon, une terre maudite.....	9
De Saint-Louis du Sénégal, aux premières dunes du désert.	17
Au « Mashar » d'Ould Deïd, le très noble émir du Trarza	27
Chez Abdallaï cheïkh Sidia, marabout vénéré et subtil.	39
Avec les « barbe bleue », les tributaires et les captifs, sur la route de la souffrance	47
Nouakchott, carrefour d'une voie sacrée. L'héroïsme des chauffeurs noirs.	57
Le coupe-gorge de Moutounsi. Comment, avec cinq autres braves, mourut Patrick de Mac-Mahon.....	67
D'Akjoujt, cercle de la désolation, à Atar, grenier du désert.	77
Hommes blancs et hommes bleus de l'Adrar	87
Le Cocq châtie l'émir félon et venge le lieutenant Mussat	97
Prisonniers des pierres ardentes.	107
Ce que sont, dans l'intimité, les grands nomades du désert. Mohamdel Maamoun et les Reguebât	117
Sur la route de la peur, vers le Rio-de-Oro	127

	PAGES
Face aux bandits du Nord	137
Bloqués dans Atar par la menace d'un « razzi »	147
Pacifier la Mauritanie, c'est sauver tout notre empire noir	157
Deux « rezzou » en Mauritanie.	162



COLLECTION DE L'ANCRE

Œuvres littéraires d'auteurs coloniaux
publiées sous le patronage du
"Journal des Coloniaux et l'Armée Coloniale réunis"

S. ABBATUCCI
DEVANT LA PROUE DES NAVIRES

Prix : 15 francs

ESSAIS DE PSYCHOLOGIE SOCIALE

Prix : 8 francs

YVES DE BOISBOISSEL
PEAUX NOIRES, CŒURS BLANCS

Prix : 12 francs

J. BOULNO'S
GNON-SUA, DIEU DES GUÉRÉS

Prix : 12 francs

J. COTARD
LE VENTRE DU GRAND BOUDDHA (Contes)

Prix : 16 francs

MARTIAL DOZE
A LA RECHERCHE DE BARNAVAUX

Prix : 15 francs

MON AMI LAUNAY

Prix : 15 francs

L'ANCRE AU CASQUE (Poèmes)

Prix : 18 francs

JEAN-RENAUD
LES HÉROÏQUES FRIPOUILLES

Prix : 15 francs

LES BATISSEURS DE MONDES

Prix : 15 francs

RENÉ MARCHAND
LA NUIT VERTE (Roman)

Prix : 15 francs

PALUEL-MARMONT
LA MISSION ROULET

Prix : 15 francs

JEAN PERRIGAUT
LA COLONIALE

Prix : 12 francs

REDAN ET VILLARS
LA CAPTIVE DE KURD MOURAD (Roman)

Prix : 15 francs